

DE DJEBEL EN DJEBEL

QU'Y FAISONS-NOUS ?

Appelé du contingent happé par la Guerre d'Algérie

Années 1959 - 1960 - 1961

Déclaration des Droits de l'Homme (1948)

« Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droit. »



« A force de tout voir, on finit par tout supporter et à force de tout supporter on finit par tout admettre. »

Saint Augustin, évêque d'Hippone...

« Je vous ai compris...la France considère que, dans toute l'Algérie, il n'y a qu'une seule catégorie d'habitants : il n'y a que des Français à part entière...avec les mêmes droits et les mêmes devoirs. » (de Gaulle à Alger le 4 juin 1958.)

Avant-propos :

Elevé dans la tradition catholique, instituteur de l'Enseignement Libre à l'époque, je suis parti en Algérie, avec des principes qui excluaient naturellement toute violence... Comme mes camarades appelés, il m'a fallu, en arrivant là-bas, admettre que les repères d'une vie normale en société s'étaient estompés. Il y avait la guerre certes. Nous étions partis à cause d'elle, décidés à remplir notre devoir de soldats appelés. Ce que nous ne savions pas, c'est que nous allions être plongés dans des situations tellement compliquées que nous n'arriverions même pas à en parler. Elles allaient nous marquer à vie.

Les faits de guerre sont des moments difficiles. Avoir vécu l'intensité soudaine d'une embuscade, par exemple, entraînant la mort de camarades et de graves blessures à d'autres, en avoir vécu plusieurs, avoir risqué sa vie dans des combats soudains et violents... ce sont des événements qui ne s'oublient pas. Mais, si je puis me le permettre, ils entrent dans le palmarès glorieux des anciens combattants, décorations souvent à l'appui. Non seulement il leur est possible d'en faire état, mais ils sont sollicités à le faire.

« Papy, raconte-nous comment tu as fait la guerre... ». Cela je peux le raconter.

S'il s'agit de dire qu'en Algérie nos militaires ont été amenés à manipuler la « gégène » pour éviter d'avoir à prononcer le mot « torture », à tuer de présumés suspects, des innocents... qui pourrait bien l'avouer ? Ces actes découlaient d'un plan de guerre destiné à éliminer les belligérants par tous les moyens. Le problème était que ces belligérants étaient issus de la population musulmane. Pour s'en sortir l'Armée s'en est prise aussi à celle-ci lorsqu'elle était soupçonnée d'apporter son concours à la rebellion. Bien des aspects de la guerre d'Algérie sont difficiles à assumer, comme il apparaîtra plus loin dans cet écrit.

Papy ne le racontera ni à son petit fils, ni à ses parents, à personne d'autre si ce n'est qu'à un ancien d'Algérie qui a vécu les événements dans les mêmes conditions que lui.



Avant d'entrer dans l'Armée j'ai pensé qu'il me serait utile de me mettre en position d'avoir des responsabilités plutôt que de subir le temps de mon service militaire. Après avoir « fait mes classes » à Granville, dans les Chasseurs à pied, j'ai suivi l'Ecole des E.O.R. à Saint-Maixent. Ma formation d'instituteur, avec des acquis pédagogiques appréciés à l'Armée, un entraînement sportif disposant à l'endurance... m'ont permis d'être sélectionné. J'ai cependant fait l'objet d'une enquête dans ma commune d'origine, sans doute pour savoir si je n'avais pas quelque affinité politique proche du Parti Communiste ou des adeptes de la non-violence. C'est ainsi que je suis allé en Algérie avec le grade d'aspirant pour devenir sous-lieutenant au bout d'un an de présence.



Pourquoi ce livre ? Pourquoi maintenant ? Cinquante ans après la fin des événements ?

Il y a eu, en effet, bien des ouvrages à propos de la Guerre d'Algérie, chacun d'entre eux devant normalement apporter un éclairage complémentaire sur les événements. Il m'avait semblé qu'en définitive, toute la vérité finirait ainsi par ressortir. Je n'y ai toujours pas trouvé mon compte. Les Anciens d'Algérie non plus.

Les récits d'un bon nombre d'ouvrages sur la guerre proprement dite sont le fait de reporters, d'historiens bien documentés, d'officiers généraux chargés de la haute stratégie militaire, comme le Général Maurice Challe, d'acteurs sur le terrain comme les officiers de la Légion Etrangère Parachutiste dont le Commandant Hélie Denoix de Saint-Marc, patron du 1^{er} R.E.P., des Commandos de Marine... etc... Ils décrivent le déroulement des opérations qui ont été menées

depuis le début jusqu'à la fin de la Guerre avec l'épisode sanglant de l'O.A.S., le rapatriement des Pieds-Noirs....Ce sont des écrits de professionnels qui ont mis en évidence les faits d'une guerre singulière, difficile à maîtriser au cours des premières années, mais jugulée grâce au Plan du Général Maurice Challe.

Il y a, de mon point de vue, 2 catégories de personnes qui ont été les oubliés, voire les piégés de l'histoire : les Harkis et surtout les appelés du contingent.

Les Harkis, il semblerait que la France reconnaisse enfin qu'elle les a traités de manière particulièrement indigne, qu'elle les a trahis. Il est plus facile de l'admettre maintenant que les responsables politiques impliqués dans cette affaire ont disparu. Il s'est bien agi d'une trahison à leur égard ; ils ont en effet été pratiquement livrés, pour bon nombre d'entre eux, après avoir été désarmés, entre les mains de l'A.L.N. (Armée de Libération Nationale).

Leur réhabilitation et celle de leur descendance sont loin d'être accomplies.

Quant aux appelés du contingent qui ont passé une bonne partie de leur jeunesse là-bas, il n'en a été trop souvent parlé que d'une façon dévalorisante ; ils ne pouvaient que s'ennuyer et attendre la quille pour se tirer. Trop d'écrits caricaturaux ont circulé, trop de sous-entendus...On peut se demander quel intérêt il y a eu à entretenir cette image dégradée des soldats du contingent en Algérie.

Tant de nos soldats ont pourtant perdu la vie dans les djebels, les bleds ou les villes. Aujourd'hui qui s'en souvient ? Bon nombre de nos appelés sont revenus atteints physiquement, ou pire parfois, atteints psychiquement. Qui s'en est jamais soucié ? Il n'a pas été prévu pour eux d'assistance psychologique. Certains d'entre eux sont pourtant tombés dans une dépression dont ils ne se sont pas relevés ; d'autres ont trouvé le fardeau tellement lourd à supporter qu'ils se sont réfugiés dans le suicide.

Au moment de célébrer le cinquantenaire des « Accords d'Evian » et du « Cessez-le-Feu » du 19 mars 1962 il importe que les Anciens d'Algérie se fassent entendre, soient respectés, réhabilités...

Certes, il y a eu un certain nombre d'ouvrages-témoignages de la part des appelés du contingent. Pas suffisamment, eu égard au nombre d'entre eux impliqués dans cette guerre, eu égard à la multiplicité des troupes déployées et des modes d'intervention. Cela pendant 7 années de guerre. Plus il y en aurait eu, plus l'opinion se serait trouvée éclairée, et plus les Anciens d'Algérie auraient eu le sentiment d'avoir été au moins écoutés et mieux compris .

Je vais tenter, bien tardivement, d'être une petite partie de la mémoire des appelés du contingent. J'ose croire que d'autres le feront encore. Il faut agir vite, mais il n'est jamais trop tard.

En face des situations innombrables qu'ont connues les militaires du contingent je n'expose que ce que j'ai vu et vécu dans le secteur de l'Orléansvillois où je me suis trouvé. C'est dans l'un des djebels les plus difficiles, le Djebel Bissa et les autres alentour que je souhaiterais vous conduire. J'évoquerai ensuite les moments passés dans la population regroupée au cours des derniers mois de mon service militaire. Puis, je me permettrai de vous exprimer mon ressenti sur cette guerre d'Algérie.

Le carnet de l'effectif de ma section que j'ai gardé m'a bien aidé dans la rédaction de ce récit. Il comporte les noms de mes commandos dont j'ai pu avec bonheur retrouver quelques-uns. Je n'ai malheureusement noté et conservé qu'une partie des actions que nous avons effectuées tant il est vrai que nos préoccupations d'alors n'étaient pas de raconter les événements que nous vivions.

1^{ER} CHAPITRE

Arrivée en Algérie :

Embarqué à Marseille le 31/10/1959, j'ai vu apparaître les côtes algériennes le lendemain, à l'aube. Appuyés le long du bastingage du « Sidi Bel Abbès », mes camarades et moi avions les yeux fixés sur ces rivages qui s'avançaient lentement vers nous. Derrière ces monts et dans ces vallées nous imaginions nos soldats en mission, peut-être en cours de combats et que quelques-uns y perdaient la vie. Car, nous savions que des combats avaient lieu chaque jour et que les victimes, de part et d'autre, étaient nombreuses. Alors, une certaine angoisse nous étreignait; cela se sentait au silence quasi-général, au contraire de l'ambiance vécue la veille au soir à Marseille envahie par des troupes turbulentes en quête de distractions.



Au « C.I.P.C.G. » d'Arzew

Débarqué à Oran, j'ai été dirigé sur le « C.I.P.C.G. » d'Arzew (Centre d'Instruction, de Pacification et de Contre-Guérilla), à quelques kilomètres d'Oran. J'y ai suivi un stage de près de 3 semaines. C'était un stage d'entraînement au combat rapproché (Close-combat)...sous la conduite de jeunes officiers d'active. Les nouveaux officiers de réserve arrivant en Algérie suivaient ce stage avant leur affectation dans les unités de combat; il m'a été fort utile. Il m'a appris les réflexes de défense et d'attaque au cours des accrochages que nous allions connaître. Il devait permettre aussi de communiquer aux hommes du commando les techniques de tirs rapprochés et des combats au corps-à-corps : parades à l'arme blanche, maîtrise corporelle de l'adversaire...

Comme à l'école des E.O.R. à Saint-Maixent, nous avons également eu droit à des cours d'action psychologique, l'époque étant très marquée par l'idée du complot communiste révolutionnaire contre les Pays de l'Ouest, notamment le nôtre.



Arrivée à Ténès

Le stage terminé j'ai dû aussitôt rejoindre le 22^{ème} R.I. (Régiment d'Infanterie) à Ténès que le classement à la sortie des E.O.R. m'avait réservé. Ténès est une ville située en bord de mer entre Oran et Alger, au nord d'Orléansville (aujourd'hui El Asnam).

Elle est constituée d'une vieille ville historique en retrait de la mer, nichée au bas de falaises, contrefort d'un arrière pays montagneux à souhait. Cette vieille ville possède encore des vestiges de l'occupation romaine. Elle se compose aussi d'une ville récente étalée en bordure de mer. Son port a servi de base à l'Emir Abd-el-Kader dans les années 1830 lors de la guerre entreprise par la France pour la conquête de l'Algérie. A 130 ans de distance nous étions de nouveau dans les mêmes lieux en train d'effectuer une guerre de reconquête ! A mon arrivée, l'arrondissement de

Ténès représentait environ 115 000 habitants dont une majeure partie - 70% - était faite de population regroupée.

Ce secteur de l'Ouest algérois venait de connaître des événements bien sombres, au cours des années 1957, mais surtout 1958, et début de 1959, du fait d'attentats et d'embuscades qui ont entraîné de lourdes pertes aux unités du secteur. Ainsi une embuscade du 24 février 1958 a coûté la vie à 24 de nos soldats ; une autre le 10 juin suivant à 16 d'entre eux ; fin 1958, une section entière de la 8^{ème} compagnie a disparu dans le djebel Bissa ; le 9 janvier 1959, près du Cap Ténès, ce sont 7 soldats qui ont été tués et il y a eu plusieurs blessés...

Une forte katiba (équivalente à une de nos compagnies, soit près d'une centaine de combattants entraînés) sévissait dans les abords immédiats de Ténès. Appel a été fait au 1^{er} R.E.P. (Régiment Etranger de Parachutistes) qui de janvier à février, en à peine 1 mois ½, a décimé la katiba. Un peu plus tard, en avril 1959, une offensive menée dans l'Algérois par la 10^{ème} D.P. (Division Parachutiste), la Légion étrangère et les Fusillers-Marins a fait perdre plus de 2000 hommes à la Wilaya 4, celle qui s'étendait notamment sur le secteur de l'Orléansvillois, donc celui de Ténès. Mais ce qui en restait s'était dilué dans la nature et de nombreux groupes s'étaient reformés avec l'apport d'éléments venant d'autres secteurs. Le harcèlement des postes militaires, les risques permanents d'embuscades, l'abattage des poteaux électriques et téléphoniques, les menaces faites à la population fortement rançonnée, voilà la situation qui prévalait.

Bref, je tombais bien !

J'ai appris par la suite pourquoi la ville de Ténès, et le territoire alentour, en était arrivée à cette situation. Le Gouvernement de Paris (Ministère Lacoste) avait décidé de supprimer les Caïds qui dirigeaient les Douars, au plus près de la population, en les remplaçant par des représentants de l'Administration. Ceux-ci étaient la plupart du temps peu au courant des usages locaux et même souvent arrogants vis-à-vis des Algériens. Le F.L.N.(Front de Libération Nationale rassemblant les forces combattantes de la rébellion) en a profité pour encadrer elle-même les habitants, les mettant sous sa protection, parfois les armant. Dans ce contexte, voici donc ce qui s'est passé à Ténès. La ville a été amenée à supprimer des emplois occupés par de jeunes Musulmans, avec promesse de les recaser autrement. Les promesses tardant à se réaliser ces jeunes ont alors voulu voir l'Administrateur. Celui-ci, au lieu de les recevoir leur a fait dire par son porte-parole : « Il n'y a pas d'emplois pour vous. Vous n'êtes pas contents ? allez donc voir le F.L.N. »

Quelque temps plus tard cent vingt jeunes de Ténès de 18 à 25 ans ont effectivement rejoint les rangs du F.L.N. Celui-ci les a formés et leur a donné des responsabilités. Voilà comment le secteur de Ténès a souffert de la rébellion et connu des pertes si importantes (fait rapporté par le Bachaga Boualem)



Appelé à être reçu par le Colonel, pour recevoir mon affectation au sein du Régiment, j'ai été fort aimablement accueilli. Il m'a présenté le dispositif du Régiment sur le territoire dont il avait la responsabilité. Puis, en guise de conclusion à cet exposé, il me dit : « Je vous remercie d'accepter d'être Chef de Section au Kimono 34, à Khalloul. Le Lieutenant qui commande le Kimono arrive vous chercher. »

Je n'ai plus eu qu'à me lever, saluer et aller vers ma nouvelle destinée. Khalloul ! Un nom bizarre...Et, dans un kimono !



Arrivée à Khalloul au Kimono 34 :

Le Chef du Commando est venu me chercher. C'est par jeep entourée d'une escorte, que nous sommes partis sur une route en zig-zag entre les gorges de Ténès. Impressionnantes ces gorges, et surtout inquiétantes....J'avais les yeux rivés vers les falaises qui nous dominaient, le

Lieutenant me désignant les lieux d'où maintes fois ont giclé des tirs de harcèlement de rebelles. Des embuscades ont aussi été tendues. Nous allions donc au plus vite direction Montenotte, petite ville plus tranquille puis Khalloul. J'y suis arrivé en cette fin d'après-midi du 19 novembre 1959.

L'accueil a été convivial. Ma section, la 2^{ème} du Commando m'a été présentée, et je me suis senti accueilli par les hommes (environ 35) qui désormais étaient sous ma responsabilité. Les 2/3 des hommes, à peu près, étaient des Algériens dits F.S.N.A. (Français de Souche Nord-Africaine) – soit engagés dans l'Armée, soit Harkis, mais tous des hommes volontaires, quelques-uns des ralliés. L'encadrement était plutôt F.S.E. (Français de souche européenne.) Cette distinction entre « Français de souche nord-africaine » et « Français de souche européenne », je l'ai trouvée tout de même assez choquante. Où étaient donc les bonnes paroles du Général de Gaulle : « Dans toute l'Algérie, il n'y a qu'une catégorie d'habitants ; il n'y a que des Français à part entière... » ? Les appelés du contingent (donc F.S.E.) venaient de toute la métropole. Il m'avait été dit qu'ils étaient volontaires pour être au Commando de chasse. Il y avait une nuance, comme pour moi. Ils croyaient l'être, sauf qu'ils avaient été choisis, eux aussi, d'après un profil convenant à l'affectation qui les attendait : niveau intellectuel, endurance physique, esprit d'équipe, capacité à entraîner les autres... surtout pour les chefs de groupes et d'équipes. Intelligemment préparés ils ne pouvaient qu'accepter la proposition. En fait, cela correspondait bien à leur désir d'être actifs pendant leur séjour dans l'Armée.

Quant aux Harkis et aux engagés F.S.N.A. ceux-la étaient tous volontaires. Certains des Harkis venaient des forces supplétives du Bachaga Boualem donc particulièrement entraînés et d'une efficacité redoutable. J'ai appris à connaître très vite qualités et défauts des uns et des autres. Le plus âgé, Abd-El-Kader, était né en 1910. Il était appelé « le chibani » (le vieux). Il a fait la guerre de 1939 à 1945 au Maroc et en France. Il ne me quittait pas, prêt à rendre service quand il le fallait. Un autre, petit, trapu, était appelé « Bouboule ». Il valait une équipe à lui tout seul. Courageux, il n'avait peur de rien. Un redoutable guerrier formé, lui aussi je crois, chez le Bachaga Boualem. Les autres étaient pour la plupart répartis dans les équipes de voltigeurs, éléments infatigables ne se plaignant jamais.

Comme tout nouvel arrivant j'ai eu droit à un bizuth. Pour certains de mes camarades de promotion une nouvelle visite médicale les attendait. Etonnant ! « Mais, j'ai déjà eu droit à plusieurs visites médicales et tout est bien ! » disaient-ils. « Nous le savons bien puisque tu arrives chez nous. Mais c'est comme ça. C'est spécifique au commando ! »... Alors ! Déshabillage, une fois de plus. Puis examen par des infirmières qui avaient pour mission de vérifier si tout était O.K. pour une vie harassante dans les djebels ; il leur fallait donc s'assurer des capacités viriles des arrivants !... Bref, des « infirmières très spécialistes, ou plutôt très spéciales ! » !

Quant à moi, une embuscade simulée en cours de trajet, m'a été réservée, au détour d'un pont. J'ai voulu m'élancer avec mon arme à la poursuite des attaquants... J'en ai été empêché et les « salopards » ont levé les bras pour se rendre. Je ne raconte pas la suite... Sauf que ...il y a eu le changement des grades qu'il fallait remettre à leurs détenteurs légitimes, puis confection et dégustation d'un breuvage – la potion magique par excellence ! - avec mélange de divers ingrédients à portée de main. Une mixture aux couleurs étranges, à la texture visqueuse où nageaient des coques d'œufs broyées, à boire, à tour de rôle. Le casque devait être totalement vidé de son contenu ; le goût était assez violent !

Cette cérémonie constituait le baptême d'entrée au Kimono et le gage de la fraternité qui devait nous unir !

A propos de Kimono :

Qu'était-ce donc un kimono ?

Tandis que les forces armées étaient déployées de manière statique sur le territoire de l'Algérie, même si leur vocation était d'être opérationnelle, les forces de la rebellion étaient une guérilla insaisissable, disséminée et très mouvante. La forme de combat entre les deux antagonistes faisait que l'Armée n'arrivait pas à obtenir de résultats satisfaisants.

Le Général Maurice Challe, Commandant en Chef des Opérations en Algérie, a en conséquence imaginé des « Commandos de Chasse » qui devaient « coller aux katibas, se déplacer dans leurs zones-refuge, et les couper de la population. Les villages autour de ces zones devaient à cet effet être progressivement placés en auto-défense, structurés et placés sous la garde des militaires en postes. » (Général Challe dans son livre « Ma Révolte »).

Le Kimono était un Commando de chasse, de la taille et de l'organisation d'une compagnie, avec donc quatre sections opérationnelles et un groupe de commandement. Chaque régiment d'infanterie responsable d'un secteur avait des kimonos à sa disposition. D'autres commandos dont ceux de la Gendarmerie et de la Marine s'y adjoignaient. Le 22^{ème} R.I. de Ténès pouvait compter sur le Kimono 34 avec sa base à Khalloul, le Kimono 36 avec sa base à Chassériau et sur deux commandos de gendarmerie P.26 et P. 43.

D'autres commandos ont été créés à l'initiative d'officiers comme le Commando Georges réunissant uniquement des harkis, souvent d'anciens felleghas ralliés, le Commando Dam-San constitué de Vietnamiens, le Commando Guillaume composé de parachutistes...

Le Kimono 34 dépendait du 2^{ème} Bataillon du Régiment lequel occupait Montenotte, une petite ville située à 5 kilomètres de Ténès, sur la Route Nationale 19, allant de Ténès à Orléansville qui en était distante de 35 kilomètres environ.

Khalloul, ma nouvelle résidence, était un village, perdu dans la campagne à huit kilomètres de Montenotte et à l'écart d'à peu près 4 kilomètres de la Route Nationale.

Il ne me déplaisait pas en définitive de me retrouver dans un Commando de chasse, car j'allais connaître une vie plus active que celle des appelés affectés dans des unités fixes ou postes de garde disséminés dans le bled.



Mission du Kimono :

Le commando de chasse devait être, en quelque sorte, les yeux de l'armée. Il avait pour mission principale d'être en observation constante sur le territoire qui lui incombait.

« Voir et ne pas être vus – entendre et ne pas être entendus ». Cela pouvait assez bien résumer la mission dévolue à un commando de chasse sur le terrain.

« Rapidité et secret devaient primer l'action »

Pratiquement, dès qu'un groupe de rebelles était repéré, il s'agissait d'en connaître le nombre et les moyens dont il disposait.

Trois scénarios pouvaient dès lors être envisagés :

1/ le commando pouvait décider d'intervenir seul pour l'éliminer.

2/ si ce groupe dépassait en force celui du commando, ou se trouvait hors de sa portée, le commando rendait compte de la situation au Bataillon qui décidait du moment opportun à intervenir, soit au moyen de l'artillerie, soit au moyen de l'aviation. Puis, le terrain était investi par la troupe la plus proche dont disposait le Bataillon.

3/ il pouvait arriver que le groupe rebelle soit plus important ou allait rejoindre d'autres éléments en vue de réaliser une opération concertée. Alors, il était fait appel aux forces dont disposait le Régiment, voire la Division qui recouvrait le Secteur Ouest-Algérois. C'est ainsi que le Kimono 34 a souvent participé à des opérations avec d'autres commandos, comme le Kimono 36, les Commandos de gendarmerie cités plus haut, le Commando Dam-San et même le 1^{er} R.E.P.

(Régiment étranger parachutiste), ou d'autres forces dépendant de la Z.O.A. (Zône Ouest Algéroise).

En dehors de cette mission d'observation, le Commando de chasse recevait aussi des missions ponctuelles : coups de main sur renseignements, embuscades et naturellement participation à des opérations conjuguées, même hors secteur.



Moyens à sa disposition :

Le commando de chasse était bien équipé et armé. Les équipes de voltigeurs, en tête de section, étaient pourvues de MAT 49 (pistolets mitrailleurs, ou P.M.) redoutables à courte distance et tout à fait adaptés à la complexité du terrain et à la guérilla.

Au cours des affrontements il nous était assez facile de repérer les rebelles d'après leurs tirs notamment au P.M. Nous, tous au Commando, avions appris à maîtriser cette arme en tirant balle par balle, ou au moins deux par deux, - ce qui faisait entendre ta ta ou tata tata - et non en rafales, et de la ramener aussitôt vers l'objectif. Le fellagha, lui, tirait en longues rafales... Or, l'arme avait tendance à remonter; ce faisant les balles allaient se perdre au firmament, en faisant Rrrrrrrrr.

Les fusils mitrailleurs (F.M. 24/29), fusils lance-grenades, constituaient un appui de feu efficace au cours des accrochages ou des embuscades. Des tireurs d'élite bien entraînés disposaient de fusils MAS 49-56 équipés de lunettes de visée. L'équipe de commandement avait en outre à sa disposition mitrailleuse, lances-flammes, fumigènes, fusées éclairantes... Chaque homme dans le commando se trouvait spécialisé et mettait sa compétence au sein du dispositif de combat. Même le porteur de musette emplit de munitions pour le F.M. avait un rôle important. Il devait être endurant; ce n'était pas une mince affaire que de traîner continuellement le poids de ces lourdes musettes à travers les djebels. Il ne lui était cependant pas demandé d'être bon tireur. D'ailleurs il n'était équipé que du fusil MAS 36, dit « MAS tranquille ». Dans ma section, c'était Ahmed qui portait la musette. Il était content de le faire. Mais s'il s'agissait de tirer, au moment de faire feu, il fermait les yeux pour anticiper le tir. Pan ! où était-ce parti ? Il était dit que s'il avait eu à abattre un chameau placé à 5 mètres devant lui, eh bien le chameau n'avait rien à craindre ! La communication entre les divers éléments en observation, ou en cours d'accrochages, était essentielle. D'abord, les jumelles ! Chaque gradé en avait une paire. Suspendues à la poitrine elles étaient toujours prêtes à être utilisées. Elles permettaient d'observer les déplacements des fellaghas, leurs axes de fuite en cas de combat. Elles renseignaient sur les possibilités d'atteindre les objectifs par les meilleurs chemins... Enfin, l'équipement radio avait une toute première importance puisqu'il s'agissait avant tout de pouvoir être reliés entre nous et de renseigner l'autorité supérieure. Le combiné dit TRPP8 était un émetteur-récepteur portatif qui établissait la liaison entre chef de section et chefs de groupes de combat. Le chef de section avait de plus un poste C10 le reliant au Chef de commando qui lui-même disposait d'un matériel permettant toutes les liaisons avec l'extérieur.

Dans le sac à dos : des repas froids, un sac de couchage, une couverture, un imper... Attaché au côté : un bidon d'eau. Pataugas aux pieds. La tenue camouflée, la casquette aussi. Voilà le commando prêt à remplir sa mission. Prêt à passer les nuits dissimulés dans les recoins des djebels. Sans chichi pour préparer le lieu de sommeil. Juste un coin, sans aspérités gênantes. Et alors, le plongeon dans les bras de Morphée valait celui offert par les lits douilletts des palaces de la Côte d'Azur, juste en face, de l'autre côté de la mer..

2 EME CHAPITRE : LE TEMPS DES OPERATIONS

Première sortie :

Dès le lendemain de mon arrivée, le Commando en son entier est monté dans les GMC pour, a dit le Chef de Commando, effectuer une opération de reconnaissance. Il s'est agi en fait de contrôle de la population dans un douar isolé, non encore regroupée.

Il est important de savoir que toute la population était appelée à être regroupée, soit dans des villages existants, soit dans des regroupements construits pour et par les habitants sous la protection de l'armée. Ainsi, pensait-on couper les liens entre la population et les éléments de la rebellion. Normalement c'étaient des détachements des compagnies, installés dans des postes fixes retranchés qui étaient chargés d'assurer la protection de la population regroupée. Ces postes étaient plutôt établis sur des positions élevées, des « pitons » comme il était dit parfois, car ils tenaient ainsi les hauts pour avoir à la fois une meilleure surveillance et une meilleure protection contre les attaques des rebelles.

Malheureusement, ces dispositions n'empêchaient pas les Fellaghas d'entrer et d'être hébergés dans les villages. Il est dès lors facile d'imaginer l'angoisse d'une population prise entre deux feux et ayant à composer le jour avec nos troupes et la nuit avec les rebelles.

Cette première sortie m'a profondément marquée. Nous sommes entrés dans le village. Le commando s'est infiltré dans les mechtas, faisant sortir les habitants, leur faisant lever les bras pour les fouiller tandis que leurs habitations étaient visitées. Si j'avais été à leur place. Qu'aurais-je pensé ? J'ai véritablement été choqué; je me suis senti ramené dans mon enfance du temps de l'occupation allemande. Le Lieutenant, Chef du Kimono, m'a observé et deviné mon trouble ; il m'a fait remarquer que ces opérations de contrôle étaient nécessaires; elles assuraient notre sécurité et celle des habitants eux-mêmes. Cette première sortie devait probablement servir à me mettre dans le bain.



Une deuxième constatation allait davantage me marquer. Nous avions en quelque sorte le droit de vie ou de mort. Toute personne paraissant suspecte, et à priori celle qui se trouvait en zone interdite par l'Armée, pouvait être abattue. Néanmoins, nous recevions périodiquement une visite de la Gendarmerie, en général le lundi quand nous étions là. Il nous était demandé de déclarer les personnes que nous avions dû abattre. La déclaration se faisait sous la forme suivante : tel jour, à tel endroit, nous avons aperçu X individus qui, après les sommation d'usage, avaient fui. Nous les avons abattus ; ils ne possédaient ni papiers, ni cartes d'identité...

Déclarés, ou pas, qu'est-ce que cela changeait ? Mais il paraissait que c'était conforme à la Convention de Genève.

Pour moi, et pour les autres aussi certainement, cette constatation atteignait le plus profond de nous-mêmes. Elle était choquante, difficile à comprendre et à admettre. Il n'y a tout de même rien au monde de plus précieux que la vie. « Tu ne tueras point ». Ce commandement vital transgressé, tout ne pouvait-il pas alors être permis ?

Nous nous trouvions dans un autre monde que nous n'avions pas imaginé.

Opérations sur renseignements :

Les opérations du Commando étaient montées, la plupart du temps, d'après les renseignements obtenus de la part de prisonniers ou de rebelles ralliés. Ces renseignements venaient du 2^{ème} Bureau du Bataillon, du Régiment ou de l'échelon supérieur. Nous en obtenions nous-mêmes auprès des prisonniers que nous faisons au cours de nos opérations. Il arrivait que ces renseignements étaient obtenus de gré, ou de force; ce qui veut dire qu'il pouvait être fait appel à la « gégène »; je l'ai vu faire (courant électrique généré par deux électrodes appliqués sur le corps). Les effets étaient spectaculaires : tremblements de tout le corps, supplications... Je n'ai cependant jamais vu de tels actes se prolonger ou mettre les suspects en danger pour leur vie. On aurait dit que ce simulacre de torture faisait partie des moyens d'interrogation d'un suspect. Il devait en être bien autrement dans certains centres spécialisés dont il a été question dans les médias.

C'était tout de même déroutant, même si l'on doit tenir compte du fait qu'il était primordial d'avoir les renseignements pour surprendre l'ennemi.

Sitôt les renseignements obtenus, les chefs de section du Kimono étaient réunis pour un « briefing », et le dispositif d'intervention se mettait en place sans tarder. Il s'agissait d'agir le plus rapidement et le plus discrètement possible.

Le départ se faisait souvent à la nuit tombée, soit à pied, si le lieu à atteindre n'était pas trop éloigné, soit la plupart du temps, par convoi en G.M.C. jusqu'à un point d'où nous partions à pied. Ah ! ces G.M.C. gravissant des chemins tortueux et montants ! Les chauffeurs devaient être expérimentés et savoir mettre le « crabot » souvent. Nous nous asseyions dos à dos au milieu du véhicule, bâches relevées. Ainsi nous étions prêts à bondir des deux côtés en cas d'embuscades et tirer en même temps pour nous protéger au cours du saut. Puis arrivés à terre nous devions foncer de l'avant pour sortir du guépier au plus vite et dominer la situation...

La distance à parcourir à pied était toujours longue : une nuit de marche difficile sur des semblants de sentiers, à flanc de montagne. En une nuit, nous pouvions marcher jusqu'à une trentaine de kilomètres. Nous avions à monter, mais également à descendre et traverser des oueds, avec de l'eau froide jusqu'aux genoux, ... Une eau glacée en hiver... ce qui n'empêchait pas le soleil de nous tanner le cuir à partir de 10 heures du matin... L'équipe de tête était menée par un rallié, ou un harki, connaissant parfaitement le trajet à emprunter et l'endroit où nous devions nous rendre. Mon entraînement physique, notamment à Saint-Maixent, m'avait préparé à affronter ces marches de nuit harassantes, tout en silence... Si le but de l'intervention était de surprendre un groupe de rebelles en un endroit précis et que nous ne trouvions rien, normalement nous rentrions à la base dans la matinée. Si nous tombions sur des « fells », le combat était en général assez bref ; souvent il s'en échappait quelques-uns. Il nous fallait alors encore « crapahuter », ratisser le terrain...

Les sorties pouvaient durer plusieurs jours, exigeant une condition physique résistant à toute épreuve... Mes hommes n'avaient pas ma préparation. Je comprends qu'ils en aient bavé... Certains, des ampoules aux pieds, murmuraient: « Putain ! Les vieux de la guerre 14/18 peuvent toujours nous la ramener... ! » S'ils avaient eu seulement une idée de ce que « ces Vieux de la Grande Guerre » ont enduré dans les tranchées, pendant des mois, des années... Notre sort était tout de même beaucoup plus supportable.

Mais, quand même – j'en ai vu pleurer, pas de faiblesse au point d'abandonner la partie, mais de rage qui aidait à surmonter les limites - aucun d'entre eux n'a jamais cédé, par solidarité avec les camarades, par volonté d'arriver... Il faut reconnaître qu'il n'y avait pas d'échappatoire.

Déserteur ? Retourner en arrière, seul dans la nuit ? Idée saugrenue ! Seul un camarade musulman du secteur aurait pu, soit regagner sa famille, soit rejoindre la rebellion... Pas un ne l'a fait, du moins du temps que j'ai passé au Kimono.

Parfois, il nous arrivait des péripéties au cours de nos marches nocturnes surtout quand la nuit était bien noire. Ainsi un sous-lieutenant d'active quelque peu maladroit « se payait » souvent les trous du chemin ; comme nous nous suivions en nous accrochant l'un à l'autre il entraînait dans sa chute celui qui le devançait et les deux ou trois qui le suivaient. Un peu plus loin s'il se trouvait une racine, elle était pour lui, et patatras ! Rires étouffés « C'est encore le sous-lieutenant qui est tombé ! » Nous l'aimions bien pour ses qualités, rendues plus sympathiques peut-être du fait de ces maladresses.



Le baptême du feu :

Ce jour-là, quelques jours après mon arrivée à Khalloul, le Kimono 34 s'est trouvé en opération de reconnaissance. Nous étions en liaison avec d'autres unités, en vue de détecter un groupe de fellaghas qui avait été signalé opérant dans le secteur. Le terrain était très accidenté. Les sections agissaient en autonomie, sans lien direct donc avec les autres sections, sinon par radio. C'était la première fois que je me retrouvais seul en opération avec ma section. La progression a duré toute la journée, sans rien de suspect sur notre parcours. Un peu avant la tombée de la nuit, l'ordre m'est donné de trouver un point d'appui afin d'y passer la nuit. Nous reprendrions notre progression le lendemain matin jusqu'à un lieu de rassemblement où nous monterions dans les G.M.C. pour le retour à Khalloul, si rien ne devait se passer entre-temps.

A ce moment, les chefs de groupes viennent me trouver pour me dire que les hommes n'en pouvaient plus et que dix minutes de repos leur feraient du bien. Le lieu n'était pas idéal pour nous reposer. Nous étions dans une vaste dépression de terrain broussailleux et de rocaillies, et j'aurais préféré atteindre un plateau distant de 500 mètres qui me paraissait tout indiqué pour y passer la nuit. Mais, j'ai acquiescé en veillant à ce que les hommes soient disposés en toute sécurité, avec deux équipes de protection et le F.M. placé en batterie vers l'objectif à atteindre.. Au bout de dix minutes de ce repos nous sommes repartis direction le plateau.

A 200 mètres...avec une soudaineté qui nous a instinctivement collés au sol... des tirs de fusils et d'armes automatiques crépitent ; les balles sifflent à nos oreilles, avec le son caractéristique qu'elles passaient tout près... Nous aurions dit que c'était tout le bloc de rocher, à l'avant du plateau, qui nous tirait dessus, l'écho répercutant les détonations le long de la vallée. Le fusil-mitrailleur crache ses rafales et quelques grenades à fusil sont tirées vers l'arrière du plateau. L'équipe de tête où je me trouvais a progressé en s'abritant derrière les rochers pendant que le groupe situé sur le flanc gauche remontait sous la protection du F.M. J'ai alors ordonné l'assaut. Nous nous sommes rapidement retrouvés sur le plateau ; les tireurs avaient fui. Le reste de la section est arrivée à son tour. Le Chef de Commando m'a appelé par radio dès l'instant où l'accrochage s'est produit. Comment répondre dans le feu de l'action, même si le réflexe dans un tel moment est de rendre compte, pour des raisons évidentes ? Je comprenais son angoisse : « Que se passe-t-il ? Y a-t-il des blessés ? As-tu besoin de renfort ? J'appelle l'aviation ; ils ne sont pas loin. » Par chance pas de victime, aucun blessé. Mes grenades ? J'avais 2 grenades accrochées à mon ceinturon. Je les ai perdues. Abd-El-Kader, qui me suit comme mon ombre, retourne en arrière et me les ramène, tout heureux de les avoir retrouvées.

Bien heureusement j'avais pris la précaution de nous tenir à distance du plateau avant de nous permettre ce repos. Heureux repos aussi, je le pense, qui nous a permis de reprendre des forces et de riposter dans de bonnes conditions physiques. Ce jour-là, j'ai apprécié les grenades lancées par fusil ; elles allaient en tirs courbes exploser derrière les assaillants tandis que le F.M. les prenait de face.

Les chefs de groupes et d'équipes m'ont aussitôt entouré, attendant les ordres pour la suite. C'est à cet instant que j'ai réalisé toute la responsabilité qui m'incombait. Je me suis remémoré ce qui m'avait été enseigné à Saint-Maixent disposant les hommes sur le terrain comme il convenait pour passer la nuit avec le maximum de sécurité... Les avions, 2 T6, sont arrivés ; le « leader » m'a demandé notre position exacte et la direction prise par les assaillants. Les avions ont « straffé » le long de l'oued partant vers le nord de notre position, puis sont rentrés, la nuit étant toute proche. Protégée par nos guetteurs, la section s'est abandonnée au sommeil, malgré la position inconfortable de devoir dormir à même un sol rocailleux. Et, par ailleurs, il fallait constituer une garde de 3 à 4 sentinelles relayées toutes les 2 heures de façon à bien assurer notre protection. Et là, c'était difficile ! épuisés que nous étions ! se laisser accaparer par le sommeil et se faire réveiller 2 heures après !...

Dans ces conditions, chacun attendait le retour à la base pour pouvoir Dormir, DORMIR ! Dès leur arrivée au lit, tous les hommes tombaient dans un sommeil profond. Il durait en général une douzaine d'heures.

Cette première vraie opération m'a fait dépasser le stade de l'apprentissage du métier. Les bons réflexes inspirés de la théorie, puis appris au cours des manœuvres, devenaient naturels en quelque sorte. Ainsi, le dispositif à adopter en toute circonstance de façon à n'être jamais en position de faiblesse, de vulnérabilité, est vital... Schématiquement, une section se déploie sur le terrain avec un axe central précédé des voltigeurs de pointe, eux-mêmes suivis du groupe de commandement avec radio, l'armement F.M., Fusils lance-grenades, et d'un élément de couverture arrière. Elle progresse avec une aile à droite, une aile à gauche. Ces deux ailes sont placées de manière à pouvoir, en cas d'attaque, contourner l'ennemi et le prendre à revers. « Qui tient les hauts, tient les bas ». Cela paraît évident, mais dans les manœuvres en terrain accidenté, ça l'est moins. Alors, il faut un 6^{ème} sens, toujours en éveil. Par exemple, le fait de progresser au fond d'une vallée, avec une section épuisée... Il y a grand danger. Dans le secteur du djebel Bissa justement, une section entière menée sans précaution par un jeune aspirant, alors qu'elle se trouvait dans un resserrement de terrain, a été encerclée par les rebelles; tous les hommes, ont été encerclés, faits prisonniers et exécutés dans les conditions les plus horribles. L'arrière-garde de la section était à protéger, autant que l'avant-garde, l'ennemi pouvant surprendre les éléments à l'arrière du dispositif.

Une compagnie se déployait aussi selon ce schéma, les sections manoeuvrant les unes par rapport aux autres, sur un territoire à sa dimension.

Ce jour-là je me suis rendu compte que les deux sergents, chefs de groupe, qui étaient des appelés, avaient du métier. Ils avaient déjà 18 mois de service à crapahuter au sein du Kimono. D'instinct ils savaient réagir et entraîner leurs groupes naturellement.

Les sous-officiers d'active étaient parfois plus enclins à faire preuve d'autorité à l'égard de leurs hommes. Mais ils avaient fait « l'Indo. » et, comme les Harkis, attendaient avec impatience le contact avec les fellaghas.



Opérations dans le « Mérachiche ».

Le « Mérachiche » est une région semi-montagneuse située à l'est de Montenotte. C'est le prolongement en décrochements successifs du djebel Bissa culminant à plus de mille mètres dont il sera question un peu plus loin, et du djebel Amerouna s'élevant à 700 mètres environ. Bien que moins physique que les 2 djebels le surplombant le « Mérachiche », accusait entre 300 et 400 mètres d'altitude. Il ne possédait pas moins de terrains difficiles à investir.

Quelques villages étaient implantés dans des endroits où les gens pouvaient élever chèvres et moutons, labourer de petits lopins de terre. Pendant la période de guerre il était interdit de s'y trouver. Le regroupement étant obligatoire toute personne s'y trouvant était considérée comme

appartenant à la rebellion. Mais même les habitants qui s'étaient regroupés y venaient de temps en temps, pour entretenir leurs terres et leurs gourbis, récolter fruits et légumes...D'autres prenaient le risque de rester.

Peu de temps après mon baptême du feu, nous sommes partis, le Kimono dans son ensemble, dans ce « Mérachiche » que je ne connaissais donc pas encore. Les renseignements obtenus donnaient à penser que des fellaghas pouvaient s'y être réfugiés.

Nous avons marché de nuit et nous sommes mis en position d'observation avant le lever du jour, à 250 mètres au-dessus d'un village. Quelques maisons s'y regroupaient dans une cuvette où s'élevaient quelques oliviers, chênes-liège, grands plants de cactus autour de ces maisons... Les équipes étaient en place de part et d'autre d'une sorte de sentier allant vers le centre du village. Un fusil mitrailleur prenait ce sentier en enfilade depuis un petit promontoire.

Au lever du jour, le sergent, qui était avec le groupe situé à gauche du dispositif, me signale par radio que des personnes sortaient du village, des hommes et des femmes. Les hommes portant la djellaba étaient visiblement armés. Alors, face à des individus armés dans un secteur interdit, après concertation avec le Chef du Commando, le feu a été ouvert.

Quelques rafales sont parties. Pas de réaction en face.. Nous y allons prudemment. C'est alors que sur le bord du chemin j'aperçois une jeune femme allongée soutenant de ses mains les viscères sortant de son ventre déchirée. La blessure était spectaculaire mais il ne semblait pas que les intestins aient été perforés.

Elle s'accroche à mes pieds, les yeux suppliants...

Je ne les oublierai jamais.

Evacuée, elle pouvait être sauvée. Les hélicoptères tournaient au-dessus de nous. J'appelle les secours pour une évacuation sanitaire conscient que la démarche était tout au moins inopportune, même s'il s'agissait, en temps normal, d'assistance à personne en danger. Le Commandant m'appelle : « Il y a des blessés ? » « Mais oui une femme avec une éventration. Elle doit être secourue. » « C'est donc une civile ? » « Oui. » « Mais, ça ne va pas ? Et si pendant ce temps-là on a besoin de l'hélico pour sauver l'un des nôtres ? On serait bien. Laissez-la où elle est. Les siens s'occuperont d'elle. »

Je savais bien que sans cette intervention elle était perdue, abandonnée dans un village où les habitants étaient partis se cacher et où les moyens de rejoindre un hôpital n'existaient pas. Il y avait trois heures au maximum de délai pour pouvoir l'opérer et la sauver.

Difficile. Je ne m'en remettrai jamais. Plus tard, le Commandant m'en a fait allusion, comprenant ce geste d'humanité, contraire à la logique militaire. Bref, nous ne devions pas être des enfants de chœur.

Le bilan de l'opération : quelques civils tués et des fusils de chasse récupérés. C'était l'une des nombreuses opérations qui répandaient l'insécurité parmi les rebelles et devaient forcer la population à se regrouper et à choisir le camp de l'Algérie française.



Les « choufs » ou guetteurs :

Un autre jour, dans le Djebel Amerouna, ma section se trouvait positionnée aux alentours d'un gros rocher en surveillance d'un lieu de passage des fellaghas. Un homme a été aperçu à 300 mètres, au milieu d'une végétation assez courte mais dense. Au bout d'un moment, comme rien d'autre ne se produisait, j'ai fait avancer une équipe de mes harkis, très discrètement, et là deux hommes se sont levés, deux guetteurs qui ont été neutralisés et exécutés, l'un au poignard, l'autre à la baïonnette. Le premier a parlé en arabe, demandant qu'il soit tué avec un fusil et pas au couteau. Mais, jamais un guetteur n'était exécuté autrement qu'avec un poignard, car un bruit d'arme donnait immédiatement l'alerte aux fellaghas. Une exécution à la baïonnette, c'est horrible...L'image me reste. Il était cependant des circonstances, par exemple dans un corps-à-corps, où cela pouvait s'imposer,

Les guetteurs étaient en général des civils, pas nécessairement armés, placés en surveillance par les groupes de fellaghas. Ils étaient postés aux abords des lieux où ceux-ci devaient tenir réunion ou simplement prendre du repos. Ils exerçaient leur surveillance le plus souvent du haut des crêtes de montagnes, sur des éperons rocheux... S'ils détectaient notre approche ils alertaient d'une voix puissante « El Asker » répercutée d'écho en écho. Ce n'était pas bon pour nous. Ou l'ennemi décampait au plus vite, ce qui était le plus souvent le cas, ou il pouvait nous attendre plus loin en embuscade.

Alors, dans toute opération nous essayions d'abord d'éliminer ces « Choufs ». Nous les approchions très discrètement. Et, sans bruit, ils passaient de vie à trépas sans se rendre compte de ce qui leur arrivait. La mission du « Chouf » n'était vraiment pas à envier. Il valait mieux être combattant du F.L.N., ou plutôt se rendre aux militaires de l'Armée Française.

Une nuit des éléments d'une équipe rentre dans un gourbi. Un bruit suspect, furtif... Un couple est surpris dans son sommeil. Leur sommeil est entré dans l'éternité.



Opération le long le l'Oued Arbia :

Ce secteur se trouve au nord de Khalloul et traverse la forêt de Ténès avant de se jeter à la mer. Encore un secteur difficile avec des dénivelés allant du niveau de la mer jusqu'à plus de 600 mètres, beaucoup de végétation, des forêts, mais aussi des lieux habités sur des plateaux sur lesquels veillaient des « Sidi-Abd-el-Kader ».

Un « Sidi-Abd-el-Kader », mais aussi « Sidi Ali », « Sidi Amar » ou « Sidi Mérouane »...etc... sont de petits édifices blancs situés au sommet d'un mont où la population des alentours se rend pour honorer un personnage important considéré comme saint par les Musulmans. Ceux-ci s'y rendent, les femmes surtout, mais aussi les hommes malades... Ils y vont en pèlerinage apportant leur manger avec eux. J'ai même vu des femmes emportant leurs bébés morts, sommairement enveloppés, pour les enterrer à proximité. Les « Sidi Abd-el Kader » sont nombreux, sans doute en vénération de l'Emir, ce personnage extraordinaire qui a guerroyé dans le secteur, et ailleurs en Algérie, en débarquant à Ténès comme il est dit plus haut. Il a résisté à l'invasion française pendant une quinzaine d'années depuis leur arrivée à Alger en 1830. Il était écrivain, philosophe, théologien soufi, et est considéré comme le « Père de la Nation », et l'un des plus grands mystiques du XIX^{ème} siècle. Je ne sais pas si parmi ces édifices religieux il y en avait un dédié à Sidi Abd-el-Kader el Djilani, le grand saint de l'Islam né en Perse au onzième siècle, toujours vénéré dans les pays de l'Islam dont l'Algérie.

Ces édifices blancs se voyaient de loin et étaient pour nous des points de repère, un peu comme les clochers des églises et des chapelles bretonnes se voient aussi de loin dans la campagne. Il m'est arrivé de me perdre dans le fouillis de la végétation, mais je me suis toujours retrouvé en profitant souvent d'un promontoire pour observer s'il n'y avait pas un « Sidi-Abd-el-Kader » en vue. Il y en avait toujours un ! Et alors, ce point de repère me permettait de me réorienter facilement et reprendre la bonne direction.

Ce jour-là, l'une de mes équipes surprend quelques hommes près d'une mechta ; ceux-ci s'enfuient en tirant 2 coups de fusil de chasse. Riposte immédiate. Deux hommes sont faits prisonniers, et ramenés pour être remis au 2^{ème} Bureau du bataillon, pour interrogation. La section entame son retour d'opération vers Montenotte. Au bout d'un certain temps, une rafale de P.M. est tirée à partir de l'équipe qui ferme la marche. Le sergent à la tête du groupe m'appelle pour me dire que le prisonnier a tenté de s'enfuir et a été abattu.

La marche du retour est encore longue à travers collines et descentes... C'est tellement exténuant que le 2^{ème} prisonnier a été surchargé du barda de deux ou trois d'entre nous. Comme nous, il marchait péniblement, mais marchait, trébuchant quelquefois, sans un mot... Enfin, Montenotte

est en vue, et nous rentrons par le Bled Mami. Nous avons pu remettre le prisonnier au 2^{ème} Bureau, et repartir en GMC pour rejoindre la base de Khalloul.

En cours de route, l'officier du 2^{ème} Bureau m'appelle : « Tu sais, le prisonnier que tu m'as ramené ? » « Oui ! » « Il est mort, en arrivant. Il avait plusieurs balles dans le corps. »

Comment, dans de telles situations, ne pas être sonné ? Supporter tant de fatigue, tant d'efforts dans ces foutus djebels pour arriver à ça ! Faire mourir un fellagha en héros...

Un autre jour, nous avons ramené un prisonnier capturé au cours d'une opération, et nous nous apprêtons à embarquer dans les G.M.C qui nous attendaient à un point de ralliement. Soudain le prisonnier s'échappe. Il avait 100 mètres de découvert à parcourir avant de pouvoir s'éclipser dans les fourrés. Immédiatement plusieurs armes font feu. Mais il fuit en zigzagant tant et si bien qu'il nous a échappé, à notre grand ébahissement. Incroyable ! Nous n'avons pas trouvé utile de courir à ses trousses. Il avait osé, et réussi.



Repos A la base de Khalloul :

L'ensemble des bâtiments ne ressemble pas à une caserne; ce sont des baraquements avec cour intérieure et extérieure. C'était une ancienne ferme aménagée pour recevoir le commando créé dans les débuts de 1959. Les couleurs (c'est à dire, le drapeau) étaient levées chaque matin et repliées le soir avec le cérémonial habituel de toute installation militaire. Mais, il était assez rare que le Commando y participe; habituellement parti en opération il ne laissait à la base qu'une section, voire un groupe d'intendance et de protection des lieux.

En fait, nous n'y étions que pour nous remettre de nos longues nuits et journées passées dans le djebel. Cela ne signifie pas que nous ne faisons que nous y prélasser, loin de là. Une journée de repos comportait un programme de remise en forme – entraînement physique – exercices de tir – séances d'instruction...etc...

Mais, il arrivait que dans le village des fêtes soient organisées et nous y participions.

Il en était ainsi de l'Aïd-es-Ghir, ou de l'Aïd-ed-Kbir...J'ai souvenir de tous ces moutons en train de rôtir sur le feu entretenu dans de petites fosses creusées dans le sol... Empalés sur des broches les moutons étaient tournés des heures durant, suintant, et dégageant une bonne odeur de chair grillée.. Chaque famille avait à cœur de préparer son mouton avec des herbes aromatiques de toutes sortes.

Le problème était qu'au moins le Chef du Commando, les officiers et sous-officiers étaient invités à déguster une part de chacun des moutons. Il y en avait au moins une quinzaine. Nous ne pouvions pas refuser sous peine de faire injure à la famille qui avait sacrifié son mouton pour nous faire plaisir. De plus, il nous était demandé de donner nos appréciations et de désigner celui de tous ces moutons qui paraissait le mieux préparé, le plus savoureux. Au début de la dégustation, quel régal que de goûter cette viande tendre et fraîche et comparer les différentes saveurs ! Mais, au bout du septième, du huitième mouton...cela commençait à faire beaucoup, d'autant que les parts offertes n'étaient pas des portions pour lilliputiens ! ...Bref, c'était finalement l'indigestion assurée. Un bon souvenir tout de même.



Le 1^{er} Noël, a peu près deux mois après mon arrivée, nous pensions faire ensemble un bon réveillon. Patatras ! L'ordre est arrivé de nous préparer à partir en opération, le F.L.N. ayant prévu de célébrer aussi Noël à sa façon. Les hélicoptères sont arrivés et nous voilà embarqués pour le djebel. En même temps que d'autres unités, nous avons ratissé toute la journée, à chaque section sa zone, puis sommes revenus à la base, sans avoir eu d'accrochage ce jour-là.



De repos à Khalloul, il m'est arrivé une fois de jouer les aventuriers téméraires. En cours d'après-midi, nous sommes partis à quatre : un sergent, deux harkis parlant arabe et moi. Nous nous sommes habillés chacun d'une djellaba sous laquelle nous avions nos armes. Et nous voilà partis pour voir si nous allions rencontrer des sangliers...ou, des fellaghas par là, derrière les monts que nous apercevions à trois ou quatre kilomètres de Khalloul. Et, nous en avons rencontrés !...Nous suivions un oued quand de l'autre côté nous avons aperçu un groupe de cinq ou six hommes qui marchaient dans la même direction que nous. Ils nous ont aussi vus. Echange de quelques mots entre nos harkis et eux. Ils ont demandé qui nous étions. Des fellaghas, bien sûr ! Où nous allions ? Nous avons convenu de nous rejoindre un peu plus loin, en amont de l'oued, car celui-ci était infranchissable là où nous nous trouvions.

C'est alors que nous avons jugé qu'il était urgent de retourner à la base. Sans ordre de mission, il n'était pas question de prendre des risques. Je me suis juré de ne plus recommencer ce genre d'escapade, du moins en dehors d'une mission en règle.



De retour d'opérations, plusieurs de nos harkis rejoignaient leurs familles installées dans le périmètre du village. Un jour, l'un d'eux, vient me trouver tout affolé en me disant : « Viens, ma femme est tombée. » Je me rends chez lui et trouve sa femme allongée et paraissant bien mal en point. Je fais venir le toubib de la compagnie qui constate que la femme a une forte fièvre puerpérale ; il me dit aussi que malheureusement il ne peut rien pour elle.

L'expression « ma femme est tombée » voulait dire que sa femme avait mis son enfant au monde et ne pouvait se relever.

Un peu plus tard, le même homme est revenu me voir pour m'offrir sa fille à peine pubère, sans savoir si j'étais marié ou pas. Bien évidemment je lui ai expliqué qu'il ne m'était pas possible de prendre sa fille. Il était déçu. Il pensait, à la fois me faire plaisir et réserver à sa fille un meilleur avenir que dans son environnement. Je sais que semblables propositions ont été faites ailleurs à d'autres militaires d'active ou du contingent.

Opérations de commando dans les Djebels Bissa et Kessebi :

Ces deux djebels étaient notre terrain de chasse privilégié d'observation, et de combats, de nuit comme de jour...Ils se dressaient fièrement à plus de 1 000 mètres d'altitude, à quelques kilomètres de la mer. Que d'efforts physiques, de fatigues à gravir leurs pentes abruptes, à travers une végétation dense de petits feuillus, chênes-liège, épineux...sortant d'éboulis de rochers. L'étendue de ce terrain de chasse était vaste à souhait et nous obligeait à des marches épuisantes. C'est dans ces lieux tourmentés que les fellaghas trouvaient refuge, évidemment. Ils se mettaient en position de voir les militaires arriver, les entendre gravir les pentes. Ils pouvaient de cette façon les « allumer » le moment choisi.

Cela a été vrai avec les troupes classiques de l'infanterie dont les manœuvres étaient visibles, trop bruyantes, faciles à repérer. Un Commando de chasse était devenu la terreur du fellagha. Il était tout aussi entraîné que lui dans la maîtrise du terrain. Il pouvait se trouver n'importe où, à n'importe quel moment. Les renseignements qu'il obtenait, sa vigilance constante dans l'observation, ses moyens discrets d'approche le mettaient à même d'atteindre les combattants du F.L.N. là où ils ne l'attendaient pas. Et, ils pensaient, à tort ou à raison, qu'un Commando de chasse, tout comme eux, ne faisait pas de prisonnier, mais menait le combat jusqu'au dernier des leurs. C'était d'un effet psychologique surprenant. La peur était de leur côté.

En réalité nous faisions des prisonniers et certains de ceux-ci eux choisissaient de se rallier et de combattre à nos côtés. Il leur fallait cependant donner des preuves de la sincérité de leur ralliement. Cela pouvait être des renseignements précis sur les lieux où se trouvaient les

combattants de l'A.L.N. Le rallié, en tête du Kimono, nous menait de nuit à l'endroit indiqué pour y tendre une embuscade. Si le renseignement nous avait permis d'obtenir de bons résultats, ce qui était assez souvent le cas, alors nous le croyions. S'il n'y avait pas eu de résultat, il était probable que les fellaghas s'étaient méfiés et s'en étaient allés ailleurs. Il lui était donné une nouvelle chance. Il devait retourner d'où il était venu et nous rapporter au moins une arme prise aux rebelles ou la preuve qu'il avait réussi à abattre l'un d'eux.



Quelques exemples d'opérations :

19 janvier 1960

Le Kimono est parti la veille au soir, à la tombée de la nuit qui arrivait de bonne heure à cette période de l'année. Les G.M.C. ont roulé tous feux éteints emmenant les quatre sections, laissant une garde de défense à la base.. Nous partions, justement sur renseignements, surprendre une réunion de fellaghas dans une mechta à flanc de montagne.. L'itinéraire d'approche, le dispositif sur place autour de l'objectif ont été révélés au cours du « briefing » qui venait d'être fait aux chefs de sections.

Descendus des G.M.C. à une vingtaine de kilomètres du lieu d'embuscade, nous allions devoir « crapahuter » comme nous le disions, c'est à dire plutôt grimper des terrains tortueux, casse-gueules, comme d'habitude...Le guide qui nous conduisait connaissait parfaitement le trajet, et avait encore plus que nous l'habitude de « crapahuter ». Une nuit de marche, avec le poids du barda, ça épuise physiquement, mais nous pensions à l'action que nous allions normalement vivre à l'arrivée. Qu'allait-elle nous réserver ?

Et, nous sommes enfin arrivés, vers les 4 heures du matin, proches du lieu d'embuscade que nous avions à investir. Les sections ont alors pris place, avec le maximum de précaution, dans le plus parfait silence...J'ai placé ma section, comme on me l'a demandé, en position d'appui de l'élément d'attaque, en retrait, et un peu au-dessus de la mechta qui était censé abriter le groupe de rebelles.

Malgré toutes les précautions, nous avons été repérés.

Soudain la nuit s'est embrasé. Un feu d'artifice incroyable. Des « traçantes » filent en tous sens. J'entends crier : « Attention aux grenades ! » et surviennent des explosions.

C'était la troisième section et le poste de commandement qui étaient sous le feu. Ma section étant en retrait et en surplomb du lieu d'où partaient les tirs, nous n'avions surtout pas à intervenir dans la riposte. J'avais une sourde crainte que quelqu'un perde son sang-froid et tire, au risque d'atteindre l'un des nôtres engagés dans le combat. Malgré le miaulement des balles, les éclats, l'illumination irréaliste créée autour la mechta, la section est restée immobile sous la direction des chefs de groupe et de ceux des équipes. Aucun des rebelles qui se sont empressés de s'enfuir n'est venu vers nous. Ils sont partis vers le côté descendant.

Les rebelles, dès qu'ils se sont vus cernés, se sont dégagés à la grenade. Ils devaient être une vingtaine et se sont dispersés dans la nature.

Des fusées éclairantes ont alors été tirées illuminant la mechta et les alentours d'une lumière blanchâtre qui permettait de voir comme en plein jour.

Malheureusement l'adjudant-chef, qui commandait la 3^{ème} section, était à terre devant la mechta, gravement blessé. Une moitié du visage atteinte apparemment par un éclat. Un hélicoptère s'est posé sur une surface à peu près plane, entre 2 gourbis et l'a emmené. Il a été pris en charge par le Val de Grâce, à Paris. C'était un sous-officier de carrière exemplaire, offensif, avec un ascendant sur ses hommes qui l'auraient suivi au bout du monde.

Nous avons eu plusieurs blessés. Les rebelles ont quant à eux laissé plusieurs hommes sur le terrain.

23 janvier 1960

Cette nuit-là, le ciel était d'un noir sombre. Nous allions direction sud du djebel Bissa, en colonne les uns derrière les autres, comme des chenilles processionnaires, attentifs à ne pas perdre le contact avec le précédent et à ce que le camarade derrière suive bien. Puis, peu avant le lever du jour, nous nous installons discrètement sur une position dominant l'Oued Zergua. Nous ne voyions rien. C'était l'une de ces nuits profondes que le djebel Bissa savait nous réserver souvent. Mais, je préférerais de beaucoup les nuits noires à celles des clairs de lune qui promenaient nos silhouettes le long de nos trajets et pouvaient nous faire repérer. Enfin, le ciel commence à s'éclaircir et l'on distingue les formes autour de nous : arbres, broussailles, rochers...et puis les têtes des hommes.

L'un de mes Harkis s'approche et me fait comprendre que des têtes n'étaient pas toutes des nôtres ! enrubannées ! Les fells ! Rafales de P.M., débandade de tous côtés, course-poursuite...Les fells aussi s'étaient installés là...sans que les uns et les autres nous nous en soyions rendus compte. C'est dire la discrétion avec laquelle nous opérons, nous et eux.. 8 rebelles ont trouvé la mort et des armes ont été récupérées. L'un de mes harkis m'apporte l'une des armes récupérées, un vieux pistolet braqué dans ma direction, derrière moi ! la balle percutée est restée dans le canon. Calibre 11,43 : l'amorce était bien percutée !.. Le bout arrondi de la balle avait même été rayé. Je savais que les balles de fusil étaient parfois fendues à leur extrémité de manière à occasionner le maximum de dégât à leur victime. Elles étaient appelées balles « doum-doum » et il paraît que cela se pratiquait en Indochine.

Pourquoi n'est-elle pas partie, cette balle ? trop vieille ?

Il faut dire que les fellaghas avaient souvent des armes et des munitions usagées, venant de récupération, surtout des Pays de l'Est..... Leur bon fonctionnement n'était pas toujours assuré. J'ai reçu à cette occasion, la Croix de la Valeur Militaire avec citation délivrée par le Général de Division Cazenave. La même distinction a été attribuée au Sergent, Chef de goupe, qui s'est élancé avec ses voltigeurs à la poursuite du groupe de rebelles et a pu récupérer des armes. Quelle chance j'ai eue !

Cette épisode, curieusement, ne m'a pas ébranlé au point par exemple de me faire craindre les opérations futures. Je me sentais avoir la « Baraka », comme l'on disait là-bas. J'étais certain maintenant que rien ne m'arriverait de fâcheux. Pas un des membres du Commando n'a d'ailleurs échappé à des circonstances où sa vie n'ait été mise en péril. C'était seulement après les temps d'opérations, les temps de repos, qu'il arrivait à chacun de repenser les événements qu'il avait vécus et de se dire qu'il l'avait échappé belle.

19 février 1960

Cette fois-là les renseignements obtenus d'éléments ralliés ont amené à mobiliser 4 Commandos à agir dans un endroit particulièrement difficile d'accès dans le djebel Bissa, le Kef el Berkouk. Il s'agissait de : Kimono 34, Kimono 36, Commando P6 (de gendarmerie) et du Commando Dam-San (vietnamien) soit un effectif de 600 hommes environ.

Le Kimono 34 au complet embarque dans les G.M.C. vers 21 heures jusqu'au pied du Djebel Bissa d'où il va progresser à travers un terrain difficile, sans changement avec l'habitude, jusqu'au point de destination fixé.

Je commande la 2^{ème} section du Kimono.
La mise en place du dispositif se fait vers les 6 heures.

Vers 7 heures 30, le Kimono 34 est accroché. C'est le P.C. du Commando qui se trouve au cœur du combat. Les tirs sont intenses pendant une dizaine de minutes.

Bilan de l'opération :

4 de nos hommes sont tués :

- le Lieutenant, Commandant en second du Kimono, est tué net, une balle entrée par l'épaule.
- L'infirmier s'est trouvé sous le feu, le bras sectionné par une rafale. Il appelle le Chef du Commando : « Mon Lieutenant, je suis touché ! ». Il a été impossible de le secourir immédiatement, les rafales balayant le sol tout autour de lui. Lorsqu'il a pu être atteint, il était mort, vidé de son sang.
- Le radio.
- Un harki.

Deux blessés sont évacués :

- le Lieutenant, Commandant le Kimono, gravement atteint à la colonne vertébrale lors d'une chute en cours du combat dans un terrain très accidenté. Il devra être évacué par hélicoptère. C'était un jeune officier d'active apprécié pour ses qualités : grande intelligence – il était sorti major de sa promotion - courage à toute épreuve, dynamisme, résistance physique hors du commun... Il possédait un ascendant naturel sur ses hommes qui l'ont bien regretté.
- Un Harki est aussi blessé.

Le coup a été très dur pour nous et nous nous sommes retrouvés sonnés.

La partie adverse a été encore plus durement frappée : 30 rebelles tués, 19 blessés.

Ce succès militaire est à porter à l'action combinée des 4 commandos. Les rebelles qui avaient échappé au Kimono 34 ont été interceptés par les autres unités.

Vers 10 heures, les commandos ont pu se replier et nous-mêmes sommes rentrés à notre base.

Le lendemain matin un message me vient du P.C. du Régiment m'annonçant l'arrivée de notre Colonel. Je l'ai maudit intérieurement d'arriver si rapidement alors que les hommes devaient absolument récupérer. Je demande immédiatement aux chefs de section de préparer les hommes au rassemblement.

Le colonel est arrivé à l'heure annoncée. Il passe le commando en revue et me confirme qu'étant désormais le seul officier j'assumais l'intérim du commandement jusqu'à l'arrivée d'un officier d'active. Celui-ci n'est arrivé que courant juillet. J'ai donc, comme Aspirant de réserve, assumé la fonction de Commandant de compagnie pendant près de six mois. Dans l'intervalle, j'ai bénéficié d'une permission de 10 jours qui m'a permis d'assister au mariage de mes deux sœurs et c'est l'un de mes sous-officiers qui a mené la section dans les opérations qui ont eu lieu. C'est à croire que les officiers d'active ne se bousculaient pas aux portillons pour aller au casse-pipes.



Climat de défiance dans l'Armée :

Il est vrai que le climat de confiance s'était dégradé depuis le discours du Général de Gaulle du 16 septembre 1959 sur l'autodétermination. Au fil des mois, le doute s'installait dans l'esprit des officiers quant à l'issue de cette guerre qu'ils gagnaient sur le terrain, mais semblaient perdre sur le plan politique.

Il nous arrivait même d'apprendre, pendant que nous allions mettre nos vies en danger dans les djebels, que des prisonniers, pourtant pris les armes à la main, étaient libérés, comme ce 13 janvier 1960 où 7000 combattants de l'A.L.N. ont pu reprendre le maquis.

Déjà, le 6 janvier 1959 : le Général de Gaulle grâciait Yacef Saadi, chef militaire du F.L.N., responsable des poseurs de bombes meurtriers à Alger. Il avait été capturé le 24 septembre 1957 par le 1^{er} R.E.P.

150 terroristes condamnés à mort sont grâciés en même temps que lui et 7 000 prisonniers dont Messali Hadj retrouvent leur liberté.

Néanmoins, au courant de l'été 1959 l'A.L.N. est brisée, avec une perte de 26 000 tués et 10 000 prisonniers.

Le 29 janvier 1960 : le Général de Gaulle rassurait cependant : « Français d'Algérie, comment pouvez-vous écouter les menteurs et les conspirateurs qui vous disent qu'en accordant le libre choix aux Algériens, la France et de Gaulle veulent vous abandonner, se retirer d'Algérie et la livrer à la rebellion. Cela je ne le ferai jamais. »..

C'était au moment où se déroulait l'affaire des Barricades d'Alger, une insurrection menée entre autres par Pierre Lagaillarde, à la suite de la mutation du Général Massu en métropole, le 19 janvier. Le 24 janvier 1960 une fusillade éclatait à Alger entre les manifestants et les forces de l'ordre ; elle fit 20 morts dont 14 gendarmes et 149 blessés. Pierre Lagaillarde se soumit le 1^{er} février au 1^{er} REP qui lui... rendit les honneurs !

Nous sentions la rupture qui se faisait entre la métropole et l'Algérie, notamment parmi les cadres de l'Armée. Il en est déjà qui songeaient à une révolte contre le Gouvernement de Paris.

A cette époque on entendait dans les villes et les campagnes, les voitures des partisans de l'Algérie française klaxonner : ti ti ti ta-ta ! Al-gé-rie-fran-çaise !

Le 18 août 1960 : 10 condamnés à mort du F.L.N. sont grâciés.

Nous étions hallucinés par les grâces et les libérations à répétitions décrétées de cette manière. Les criminels allaient la plupart du temps retrouver les maquis contre nous.



Rencontre d'un chef de regroupement :

Quelque temps après je rencontrai, à son invitation, chez lui, le responsable du regroupement situé près de notre base à Khalloul. C'était un vieil homme, un sage, respecté par les siens et les gens du village. Etait-il pour nous ? Etait-il en lien avec la rebellion ?

Autour de lui se trouvaient 7 ou 8 personnes du regroupement en train de m'attendre..

Il m'a accueilli avec beaucoup d'amabilité, me fit offrir du thé à la menthe et une part de galette appelée « metlaoui », si j'ai bonne mémoire. Je lui parlai de sécurité puis orientai la conversation sur notre présence en Algérie, le droit à l'autodétermination du Général de Gaulle pour savoir ce qu'il en pensait. A un moment je lui demandai ce que recherchaient en définitive les gens du FLN, compte tenu de ce que la France allait apporter au peuple algérien. Sa réponse, en me regardant dans les yeux, fut : « La dignité, mon Lieutenant ». Ce jour-là j'ai pris conscience de ce que pensaient les Algériens de notre présence chez eux.

Nous avons échangé sur la religion. Je lui dis que j'étais croyant comme lui. Nous avons convenu que nous avions un même Dieu, même si l'appellation était différente et que notre histoire biblique remontait aux mêmes sources.

Il me dit encore qu'il ne comprenait pas que la France accueille les jeunes délinquants de chez eux, ceux qui cherchaient l'aventure, l'argent facile... Je lui ai répondu que nous avions une tradition d'accueil et que la France considérait les Algériens comme des Français, à part entière, et qu'il n'y avait pas de raison de les sélectionner.

Nous nous sommes promis de nous revoir, et je suis retourné chez lui peu de temps après.

Cette fois-là, j'ai eu droit à un accueil réservé. D'entrée j'ai senti une gêne. J'ai demandé ce qui n'allait pas. « Eh ! El kabous » (l'arme) A notre précédente rencontre je me suis présenté sans arme . Normalement, je ne devais pas. Nous savions le regroupement fréquenté, particulièrement de nuit, mais peut-être aussi de jour, par les fellaghas en quête de nourriture, de collecte d'argent. Ils venaient même, pour certains d'entre eux, simplement voir des membres de leurs familles. Cette fois-ci je portais donc visiblement mon P.A (pistolet automatique) accroché à mon ceinturon. Il a rajouté :

« Macash la confiance !... » (Vous n'avez pas confiance !) Quelle leçon ! Je n'étais, pas plus que les autres, l'un des leurs ! J'étais...l'occupant armé, pas un ami.

Si je ne m'étais pas présenté sans arme la première fois, je n'aurais pas connu le fond de sa pensée. Et, j'aurais probablement gardé une autre vision des événements qui allaient se produire, celle de l'Armée, celle des Français d'Alger, celle des « ti-ti-ti-ta-ta ».

Quelques jours après, j'ai eu une longue conversation avec mon Commandant (celui du Bataillon situé à Montenotte qui avait dû me refuser l'évacuation sanitaire de la femme blessée). Nous avons exposé l'un et l'autre notre vision justement sur les événements qui se passaient et l'évolution de la situation. Pour lui, comme pour moi, il n'y avait pas de doute que l'Algérie allait vers son indépendance, dans 2 ans, 3 ans, peut-être 10 ans, qu'importe...C'était simplement une question de temps. Nous n'étions pas chez nous, en territoire africain, avec des gens de culture et de religion différente et qui ne nous acceptaient que parce que nous étions là, puissamment armés ; ils nous étaient soumis, sous la contrainte en quelque sorte. Le Commandant venait de l'Etat-Major de Paris effectuer un temps de commandement en Algérie. Il avait donc forcément une vision détachée du vécu passionné des pro-« Algérie Française ». La teneur de cette conversation paraissait quelque peu décalée par rapport à ce qui se passait à Alger. Mais, elle me fit beaucoup de bien, en même temps qu'elle m'inquiétait sur la façon dont cette guerre allait évoluer. J'allais avoir un regard distancé quant aux événements à venir et une attitude d'approche de la population bien différente. En définitive, les choses se sont passées beaucoup plus rapidement et beaucoup plus violemment que nous ne le pressentions.



Poursuite des opérations :

Il n'était absolument pas question d'avoir des états d'âme au niveau du Kimono 34. Sa mission était de poursuivre les opérations dans les djebels. Il fallait – c'était la position de l'Etat-Major à Alger – remporter, à tout prix, une totale victoire sur le FLN pour qu'il n'influe pas sur le destin politique de l'Algérie. Les représentants de l'Etat continuaient de leur côté à faire savoir que l'Algérie ne pouvait qu'être française.

Dans ce contexte, le Général de Gaulle a programmé une visite en Algérie du 3 au 7 mars 1960 : c'est la fameuse « Tournée des Popotes » . Au cours de ces 3 jours, le Général de Gaulle, Président de la République, va tenter de rassurer les troupes. Aux officiers de la 25 ème D.P. il déclare : « La France ne quittera jamais l'Algérie » et à Batna « Ce que les gens de Ferhat Abbas appellent l'indépendance n'est pas concevable car l'Algérie séparée de la France ne vivrait pas. »



Nous avons donc continué à gravir et hanter les pentes du Djebel Bissa. pour placer nos embuscades et traquer le F.L.N. sans répit. Je me souviens de ces journées passées en observation pratiquement au sommet de ce djebel qui parfois nous offrait des spectacles de toute beauté. C'était le soleil levant qui venait enfin nous réchauffer. Parfois se déployait cette immense marée de nuages s'étendant bien au-dessous de nous à perte de vue. La montagne paraissait nous

soulever vers le ciel bleu. Nous nous serions cru sur une île perdue, tel Robinson Crusoë. Le fellagha ne pouvait être qu'en-dessous de nous, empêtré dans les nuages.

Il y avait aussi le spectacle du soleil couchant s'éclipsant pour nous abandonner à la nuit et ses mystères. Parfois, dans l'immensité du firmament où nous plongeons nos regards, nous pouvions voir scintiller des étoiles connues; un clin d'œil des Cieux ? Le Baudrier d'Orion nous faisait signe comme du temps de la petite Thérèse de Lisieux qui disait que son nom était inscrit dans le ciel sous la forme de l'initiale de son prénom. La constellation nous permettait d'arriver à distinguer facilement l'étoile polaire, la même qui brillait au-dessus de la tête de nos proches, tout là-bas. Allongés, tant bien que mal, sur un sol sommairement préparé à recevoir nos corps fourbus nous nous sentions vraiment apaisés. Sous la garde alternée de sentinelles, le sommeil pouvait nous envahir, régénérant nos forces pour le lendemain. C'était le djebel à la belle étoile.



Parmi la série d'opérations, le Kimono 34 a vécu plusieurs accrochages au cours des mois de mars et avril. J'ai inscrit la date du 19 avril (curieuse coïncidence que le 19 de chaque mois entre le mois de janvier et celui de mai.)

Je n'ai écrit aucun commentaire sur le déroulement de cet accrochage dont je ne souviens plus. J'ai seulement relevé le nom d'un Harki qui a été blessé.

19 mai 1960 :

Je n'ai pas participé à cette opération ayant été désigné pour suivre un stage d'appui aérien à Orléansville qui s'est déroulé du 18 au 21 mai.

Elle est menée par les Commandos K.34 et K.36. Le lieutenant Gérard Tordo y laisse la vie à 32 ans. Il a été appelé à la tête du Commando K.36, en remplacement du Capitaine Champeaux tué lui aussi au cours d'une embuscade à Chasseriau le 1^{er} janvier 1960.

Outre le lieutenant Tordo, son commando a eu à déplorer 1 mort et plusieurs blessés. Le Kimono 34 a été impliqué et a eu deux blessés au cours du combat dont l'un de mes sous-officiers appelés, chef de groupe.

Les rebelles ont eu de leur côté 8 tués dont Si Tahar, chef de leur groupe; 3 armes ont été récupérées.



Opération Cigale :

Le Kimono basé à Ténès :

Une importante opération dénommée « Cigale » a été entreprise par la Z.O.A (Zône Ouest Algéroise) dans le secteur de Ténès à partir du 24 juillet jusqu'au 24 septembre, engageant une nouvelle fois les Commandos, mais aussi le 1^{er} R.E.P., et les Compagnies chargées des bouclages et ratissages de terrains.

A cette occasion, le Kimono 34, quittant pour un temps son fief de Khalloul, a établi sa base dans les locaux de l'ancien hôtel « Transatlantique » situé en bord de mer, à Ténès. En villégiature ? Presque. Écoutant mon transistor tout neuf, j'ai entendu Dalida chanter : « Mon Dieu que j'aime ce port du bout du monde, que le soleil inonde... » Cela tombait bien ; cette chanson semblait être faite pour nous...inondés par le soleil...Si seulement nous avions pu profiter de cette belle plage !

Mais, la réalité de la guerre était là. Un soir, à la tombée de la nuit, nous nous sommes retrouvés, officiers des Commandos et du 1^{er} R.E.P. à dîner dans une grande salle à Ténès. Soudain, j'aperçois des étincelles venant derrière les vitres côté djebel. Quelqu'un crie : « Couchez-vous ! » Les mitrailleuses 12.7 du Poste de garde de Ténès se mettent à tirer de longues rafales vers le sommet du djebel d'où provenaient les tirs. Les rebelles venaient nous souhaiter sans doute « Bon appétit, les gars ! » en nous destinant ce que nous appelions des tirs de harcèlement. Ils en faisaient souvent, surtout à la tombée de la nuit, sur la ville de Ténès et dans les gorges un peu plus loin, sur les convois qui y entraient.



Passage dans les Beni Boudouane :

Les Beni Boudouane, à une trentaine de km. au sud d'Orléansville et de l'Oued Fodda étaient le fief du Bachaga Boualem (ou Boualam). Plus au sud se trouvait Téniet-El-Haad.

Nous avons eu à reconnaître un secteur de l'Ouarsenis qui nous avait été dévolu dans le cadre de l'« Opération Cigale ».

Nous avons été accueillis par le Bachaga Boualam dans son domaine, ou Douar, le douar étant l'équivalent d'un de nos cantons. Il avait rassemblé autour de lui une véritable armée qui a compté jusqu'à 1500 harkis. Avec les douars voisins amis, près de 15000 hommes pouvaient être mobilisés sous sa direction. Une armée ! C'était quelqu'un qui avait combattu pour la France au cours de la guerre 39/45 et il avait le grade de Capitaine de réserve. Par ailleurs élu à l'Assemblée Nationale il a été Vice-Président de cette Assemblée.

A l'arrivée dans son domaine nous avons constaté un service d'ordre impeccable et une population sécurisée. Les fellaghas ne se risquaient pas à venir attaquer le Bachaga sur son territoire. Les rares fois où ils ont tenté de le faire, bien mal leur en a pris.

La surprise a été de me retrouver à sa table avec les officiers qu'il avait invités. Le secteur de Ténès lui était cher, et notamment Montenotte où sa famille possédait des biens. J'ai été très impressionné par le personnage. C'était une sorte de patriarche. Il se dégageait de lui une force morale et une sérénité étonnante. Il nous apprit que, de tout temps, il y a eu des bandits, des « Hors-la-Loi » ou H.L.L. qui ont hanté les djebels, et notamment le Djebel Bissa, vivant de rapines et semant la terreur. Les opérations militaires avaient au moins servi à les pourchasser en même temps que les groupes de fellaghas qu'ils avaient intégrés.

Après le repas, j'ai entendu maints échanges entre officiers qui laissaient apparaître un doute sur la sincérité de l'engagement du Bachaga au côté de l'Armée Française, certains avançant qu'il pratiquait le double jeu pour maintenir de cette façon un équilibre pacifique sur son territoire. Les événements qui allaient se précipiter au cours des mois suivants allaient porter un démenti à ce sentiment de défiance. Le Bachaga réfugié en France au moment de l'indépendance de l'Algérie a vécu douloureusement les événements qui se sont imposés à lui. Et, hélas ! Ses Harkis contraints pour la plupart à rester en Algérie au moment de l'indépendance ont, comme tant d'autres, payé de leur vie leur fidélité à la France.

Le Bachaga Boualem a fourni les commandos du secteur d'Orléansville en excellents guerriers harkis, connaissant parfaitement le terrain, du Dahra à l'Ouarsenis. Le Kimono 34 en comprenait plusieurs, originaires de Lamartine, et d'autres localités.... cela dans toutes les sections. Je ne l'ai su qu'à la suite de cette rencontre inattendue.

Sauts à partir d'hélicoptères :

Il nous arrivait de temps en temps d'être embarqués dans des hélicoptères, soit des « Sikorski » soit des « Bananes » (hélicoptères ayant cette forme) pour être dirigés sur les lieux où nous devions intervenir. Cela arrivait surtout lorsqu'il fallait maîtriser une zone où des rebelles, chassés au cours d'une opération menée ailleurs, venaient s'y réfugier. Pendant les grandes opérations, par exemple « Jumelles », « Etincelles », « Cigale »... de nombreux rebelles se sont dispersés un peu partout et sont venus s'installer jusque dans le secteur de Ténès

Les hélicoptères ne pouvaient évidemment pas se poser dans des lieux très accidentés. Il nous fallait sauter d'environ 1 mètre à 1m.50 pendant que les hélicoptères maintenaient une position stationnaire. Avec un barda d'une quinzaine de kilos sur le dos, non compris l'armement, sauter sur un sol caillouteux, ce n'était pas évident, et une réception malencontreuse pouvait signifier entorses ou foulures. Heureusement, les hommes des commandos accoutumés à ces descentes acrobatiques savaient se réceptionner. Les accidents étaient rares.

Un jour, en atterrissant de cette manière non loin d'un village, je me suis aperçu d'une « pratique » dont je ne m'étais pas rendu compte jusqu'alors. Il m'avait été dit cependant de veiller à ce que des viols ne soient pas commis au cours d'opérations. Ce jour là, mais comme d'habitude, mes harkis foncent pour contrôler les mechtas qui s'y trouvaient. A peine arrivé à mon tour je vois mes hommes sortir, quelques femmes les suivant... pas d'hommes, ils avaient fui ou faisaient partie d'un groupe de fells (fellaghas). Au moins deux ou trois de ces femmes avaient visiblement été violées ; elles avaient les jambes souillées... Surprise, elles ne manifestaient aucune gêne ; elles étaient même souriantes. J'ai feint n'avoir rien vu, mais ai enjoint aux chefs d'équipe de veiller à ce que ces actes ne se reproduisent plus.

Cette attitude dégradante allait être dépassée en horreur au cours de l'une de ces opérations héliportées. Nous étions quelque part dans le djebel Bissa. Le groupe de commandement de la compagnie rencontre 2 hommes : un père d'une cinquantaine d'années et son fils d'à peu près 14 ans. D'où venaient-ils ? Où allaient-ils ? Etait-ce même des guetteurs ? L'officier en second du groupe de commandement les réceptionne et les interroge. Mais, ils ne savaient rien, ne sachant que dire « Manarf ». Alors, le lieutenant pointe son P.A. sur l'homme, et l'abat d'une balle en pleine tête. Le gamin hurle de douleur, en même temps que de frayeur. De nouveau, l'arme est pointée cette fois sur la tempe de l'enfant ; il est abattu de sang-froid.

L'équipe de commandement est abasourdie ; un événement effrayant comme celui-là ne peut s'effacer de la mémoire. Il s'agissait de meurtres que rien ne pouvait justifier. Des traumatismes de ce type s'inscrivent profondément dans le subconscient et resurgissent inévitablement chez un individu normalement constitué.

Très peu de temps après, le lieutenant est mort à son tour au cours d'un accrochage dans ce même djebel.



Appuis d'artillerie et de l'aviation :

En fonction des circonstances au cours des opérations, nous pouvions faire appel à l'artillerie. La nôtre était basée à Montenotte. Appel lui était fait en fin d'opérations lorsque des éléments rebelles en fuite semblaient avoir rallié un lieu de repli. Les détonations étaient impressionnantes, semblables dans ma mémoire à celles qui faisaient trembler les vitres des maisons lorsqu'eurent lieu les bombardements de Caen en juin/juillet 1944.

L'aviation aussi était à notre disposition. L'ALAT (Aviation Légère de l'Armée de Terre) était basée à Orléansville. Elle pouvait nous appuyer en nous envoyant un PIPER, (avion d'observation), des T6 armés de mitrailleuses et du MISTRAL. Celui-ci était impressionnant. J'ai eu l'occasion de le guider, ou plutôt de les guider sur des objectifs, car ils étaient deux. Difficile de les voir descendre du ciel vers le point désigné. C'était au moment où, après avoir tiré leurs roquettes, ils repartaient en arc de cercle vers le ciel que nous pouvions les repérer. Le pilote demandait alors si l'objectif avait été atteint et les 2 appareils réapparaissaient une nouvelle fois, une troisième fois...avant de retourner à leur base.

Les Piper et les hélicos étaient quelquefois visés par les fellaghas. Ils en ont abattu, paraît-il. Pas de mon temps dans le secteur. S'il l'avait fait, ils savaient que le feu du ciel et des troupes au sol allaient les traiter de façon impitoyable. La prudence devait parfois être de mise aussi chez eux ! Il est arrivé que pour déloger des éléments abrités dans des rochers difficiles à escalader le napalm soit utilisé. Je garde cette vision, au cours de l'une de ces interventions, au travers de mes jumelles, des hommes enflammés sortant en courant de leur repaire...Vision dantesque. La loi de la guerre est cruelle. Mais parfois elle s'imposait. Elle permettait, comme dans ce cas, d'éviter d'avoir des victimes de notre côté en tentant une manœuvre risquée.

Alors aussi ...lorsque pour notre sécurité, nous jetions des grenades dans une cache pour déloger l'ennemi qui pouvait s'y trouver, ou carrément dans les mechtas pour éviter la surprise d'une rafale...avant d'y entrer, et, qu'au résultat, nous avions tué femmes et enfants. Etait-ce de la légitime défense ? Simplement la guerre dans toute sa cruauté. Pouvions-nous faire autrement ? Entrer dans une habitation, après avoir fait sans succès les sommations réglementaires de sortir, eût été insensé; cela eût été exposer les hommes à se faire tuer, à bout portant. Et cela s'est produit. La logique de la guerre n'est pas celle de la bonne conscience du temps de paix. « Il y a un temps pour tout, disait le prophète Kohelet. Un temps pour la guerre, un temps pour la paix » Que vienne le temps de la paix ! Mais pas encore, loin s'en faut.



Avertissement du 2^{ème} Bureau :

Courant juillet, l'officier du 2^{ème} Bureau du Bataillon m'avertit de faire attention dans mes déplacements car il apparaissait d'après les renseignements de prisonniers que j'étais désigné parmi les personnes à abattre. J'ai pensé que cette menace était logique dans le cadre de la guerre que nous menions et des responsabilités que j'exerçais. Il n'y avait sûrement pas plus de danger pour moi que pour les autres. Je vivais au sein du Commando et ne sortais que très rarement. Si j'avais à me rendre à Ténès ou à Orléansville c'était avec un convoi protégé. Cependant, cette façon d'être nommé désigné ne m'a pas laissé indifférent sur le moment. Au bout de très peu de temps, je n'y ai plus pensé.



Arrivée d'un nouveau chef au Commando :

Peu de temps après, est enfin arrivé un Lieutenant d'active prendre le commandement du Kimono. J'étais d'autant plus heureux qu'il avait du métier; concernant la direction des hommes, rien de plus normal. Mais il y avait aussi la gestion d'une compagnie qui exige rigueur et compétence. Dans ce domaine, je n'avais rien appris au cours du stage des E.O.R., et devais faire

face tant bien que mal aux formalités administratives. N'était-ce que pour établir les rapports, et il y en avait, il m'a fallu m'habituer aux usages dans la présentation, la formulation des documents à fournir, et plus simplement à l'utilisation de la machine à écrire. J'y suis arrivé, en utilisant 2 doigts, un de chaque main. Cette mauvaise habitude m'est restée depuis. Mais, surtout, cela prenait du temps, et je n'avais pas le temps.



Opérations et dysenterie amibienne :

Vers la mi-août 1960, au milieu d'un été très chaud et une activité opérationnelle néanmoins soutenue, j'ai connu des moments difficiles. Une dysenterie amibienne venue je ne sais comment m'a tourmenté les entrailles. J'ai cependant effectué toutes les missions du Commando, mais parfois me traînant, à bout d'énergie. Les besoins d'aller à la selle étaient permanents, sans résultat. Les douleurs abdominales me rendaient la vie très pénible. Les médicaments ? Parégorique, Bactysubtil, Ganidan... Rien n'y faisait. Les kystes amibiens étaient bien à l'abri de l'attaque de ces modestes armes médicales.

Je suis allé deux ou trois fois à l'Hôpital d'Orléansville faire des analyses, obtenir puis changer de médicaments. Je pensais que cela allait bien finir par passer.

Pendant ce temps-là il fallait suivre le rythme des opérations. Il y eut notamment les 16, 17 et 18 septembre 1960 où nous étions dans le djebel Tazanount en embuscades ou en observation. Les déplacements sous un soleil de plomb étaient pénibles. De temps en temps, il m'arrivait brusquement d'avoir très mal à l'un de mes genoux au point d'éprouver une difficulté à marcher. Cette gêne disparaissait, puis revenait. Au bout d'un certain temps, le mal a disparu. Mais, il m'a tellement marqué qu'il m'est arrivé de rêver, des années après, que je me trouvais dans des compétitions ou des marches où mon genou me faisait souffrir m'amenant à céder du terrain ! Ce qui était pour moi un cauchemar.

Lors de ces 3 jours, l'une des sections placée en observation a abattu deux individus qui interpellés se sont mis à fuir.

Une autre section était en position sur un éperon rocheux dominant un oued. Elle aperçoit quatre hommes arrivant du fond de cet oued. Le fusil-mitrailleur et les fusils MAS 49-56 placés en face de l'oued ont attendu qu'ils arrivent à environ 150 m. pour les éliminer.



Vie ordinaire dans le djebel :

Les aliments que nous avions, des rations conditionnées, n'excitaient pas tellement l'appétit, et n'étaient que très peu consommés. Nous préférions les jeunes pousses de cactus qui entouraient les mechtas. L'eau, nous allions la chercher dans les points d'eau que nous pouvions trouver, aidés par les harkis qui avaient la connaissance des lieux.

Comme nous dormions à même le sol, il nous arrivait de petites choses insolites. Les scorpions, ou les caméléons, nous passaient quelquefois sur le corps, et même sur le visage. Une nuit, au crépuscule, le coucou s'est mis à chanter au-dessus de nous. Son chant ajoutait une note curieuse à l'étrangeté de la nuit tombante. Les fellaghas aussi devaient l'entendre. Pour qui pouvait chanter ce coucou ? Il était tout de même préférable de l'entendre que de devoir supporter les longs aboiements et hurlements des chacals qui se répondaient les uns aux autres de djebel en djebel.

Il arrivait aussi qu'un sanglier passe non loin de nous. Emoi chez les harkis : Hallouf ! (un cochon !) On aurait dit qu'ils le craignaient davantage qu'un groupe de fellaghas ! Il en était de même des innocents caméléons dont ils s'éloignaient quand nous en rencontrions et que nous les laissions grimper sur nos treillis. Ces étranges animaux nous fascinaient par leurs yeux tournant en tous sens, indépendamment les uns des autres, et par le changement de couleur de leur peau, en fonction du milieu où ils se trouvaient.

Le jour, nous apercevions les buses que nous appelions charognards qui planaient avec leurs ailes immenses au-dessus de nos têtes en formant de grands cercles. Ils nous donnaient l'impression qu'ils attendaient que l'un de nous leur soit donné en pâture ! Maudits oiseaux ! Il est préférable de penser qu'ils jetaient plutôt leur dévolu d'avance sur les fellaghas que nous allions envoyer « ad patres » et laisser au fond d'un oued, à leur disposition... Mais même, dans ce cas, pas de chance pour eux : les morts laissés sur le terrain étaient récupérés par leurs compagnons de combat dès que nous avions quitté les lieux.

Nouvelle affectation en vue :

Peu de temps après l'opération dans le Djebel Tazanount, il s'est produit pour moi un miracle. Un tout jeune médecin, aspirant, est arrivé de Paris pour effectuer, lui aussi, son service militaire. Je lui ai soumis mon problème intestinal pensant que de toute façon il ne pourrait rien me proposer de mieux que ne l'avait fait l'Hôpital d'Orléansville. Mais, il m'a dit : « Attends ! je fais venir un médicament de Paris. »

Le médicament est arrivé et a rapidement fait ses effets. Il était temps. J'avais maigri, beaucoup maigri...

Pour preuve de l'urgence : j'ai reçu la visite d'une personne, soit disant journaliste-enquêtrice, mais sans doute envoyée par le Commandant. Elle m'a bizarrement interrogé sur ce que je pensais, entre autres, de la vie militaire que nous menions... Que lui ai-je raconté ? En tout cas, elle a constaté l'état physique et certainement moral dans lequel je me trouvais... Elle a vu que j'étais à bout.

Sans tarder j'ai été muté au P.C. de mon Bataillon, à Montenotte.

Adieu donc le Kimono après y avoir passé onze mois. Adieu les djebels, tout au moins sur le plan opérationnel.

Merci immense au Docteur Aspirant de Paris. Sans lui, comment m'en serais-je sorti de ces amibes maudites logées dans mes intestins ?

A ce sujet, nous avons été mis en garde contre les eaux des oueds. Or, lors des journées extrêmement pénibles de chaleur estivale il était tentant de recueillir de cette eau au lieu de boire l'eau tiède de nos bidons, s'il en restait. L'eau des oueds, surtout au pied des lauriers-roses, pouvait être très claire et fraîche comme de l'eau de fontaine. La tentation était grande de la boire. Mais, il ne fallait surtout pas ! Ni moi, ni mes hommes ne l'ont fait. Les Harkis, eux, le savaient bien et préféraient boire un peu plus loin l'eau trouble que nous n'aurions jamais oser boire compte tenu des cadavres de toutes sortes qu'elle pouvait receler.

Il n'y avait pas que la dysenterie à redouter. Plusieurs d'entre nous ont eu le paludisme, ou malaria, avec fièvres intermittentes, malgré les précautions que nous prenions en absorbant notamment de la quinine. Le paludisme était assez répandu dans le secteur du Dahra à cette époque.

CHAPITRE 3 : NOUVELLES MISSIONS :

Arrivée au P.C. du Bataillon à Montenotte :

Montenotte était une petite ville créée avec l'arrivée des colons au 19^{ème} siècle. Elle apparaissait plutôt calme. Au cours de mon séjour j'ai pu faire connaissance avec quelques-uns de ses habitants qui étaient des propriétaires terriens d'origine européenne. Invité chez eux j'ai pu apprécier le confort dans lequel ils vivaient. Mais, ils avaient malgré tout la crainte des attentats. Pour preuve j'ai été appelé parfois la nuit par des familles qui entendaient des bruits suspects dans leur jardin. Prenant avec moi une équipe j'ai pu vérifier qu'il n'y avait rien. Peut-être un animal passant !

Les belles terres céréalières (blé dur et blé tendre), les étendues d'orangeries (que cela sentait bon à la saison des fleurs !), les plantations de vignes de l'orléansvillois appartenaient surtout aux Européens. Il y avait aussi quelques riches propriétaires musulmans. Les uns et les autres utilisaient une main d'œuvre locale à bon marché.

Quant au petit paysan musulman, il n'avait souvent qu'un lopin de terre plutôt aride au flanc des régions montagneuses, à proximité de son gourbi ou d'une mehta. Il se servait d'un instrument rudimentaire en bois, l'araire, avec lequel il travaillait sa terre. Il possédait un cheptel de chèvres, moutons, quelquefois un cheval, des poules qui, à notre arrivée, se cachaient sous les cactus. Montenotte se laissait traverser par l'oued Allala qui lui apportait les bienfaits de l'eau avant de se jeter dans la mer à quelques kilomètres de là, à Ténès. Il m'est arrivé d'apercevoir sur ses rives tranquilles des musulmans, et des musulmanes, accroupis...Que faisaient-ils donc ? Simplement la toilette corporelle du matin particulièrement les ablutions intimes ! Ils avaient le sens de la propreté !

Nouvelles missions au P.C. du 2^{ème} Bataillon à Montenotte :

Ma nouvelle mission n'avait rien à voir avec les opérations dans le djebel. Elle consistait essentiellement à m'occuper des douars et des Centres de Regroupement dépendant des différentes unités du Bataillon. J'agissais en tant qu'officier du 5^{ème} Bureau, celui de l'action psychologique et du 3^{ème} Bureau avec les moyens dévolus pour chacun de ces Bureaux

(véhicules, moyens humains, matériels...) Mes nouvelles responsabilités allaient me révéler l'impact de cette guerre sur la population musulmane. En réalité, j'ai agi dans le cadre des activités du 3^{ème} Bureau qui avait en charge les affaires d'organisation et administratives du Bataillon.

En ce qui concerne le 5^{ème} Bureau, celui de l'action psychologique, il y a eu une première sortie inoubliable. Je me suis retrouvé dans un village avec l'équipement destiné à l'action psychologique, c'est à dire jeep, véhicule de propagande avec haut-parleur. La population a été rassemblée et il s'agissait de m'adresser à elle, avec l'aide d'un officier de la S.A.S., pour la convaincre des bienfaits de notre présence à côté d'elle... Je ne me souviens ni de la façon dont la séance s'est déroulée, ni du temps que cela a pris. Ce dont je me souviens c'est que je me suis promis qu'il n'y aurait pas une deuxième fois. Je ne connaissais, autant dire, pas grand chose à la langue arabe, sauf quelques mots de communication appris à Saint-Maixent et quelques-uns d'autres à force de les entendre. Je ne connaissais rien de la culture de ces gens, de leurs manières de vivre... moi qui venais d'une unité opérationnelle. Je ne sais pas ce qu'en ont pensé les auditeurs; mais ils savaient dire « Vive la France ! Vive de Gaulle ! » Sachant la tournure politique que prenaient les événements, je craignais bien que cette acclamation ne vienne d'une pensée bien différente de celle pour laquelle l'Armée m'envoyait vers elle. Le 5^{ème} Bureau de l'action psychologique en Algérie n'a perduré que jusqu'à cette époque. Par conséquent, de toute façon, il s'est agi pour moi d'une première et en même temps d'une dernière fois.



Activités du ressort du 3^{ème} Bureau :

Outre la visite des centres de regroupement différentes missions m'ont été confiées par le Commandant du Bataillon :

- la tenue d'un stage à destination des nouvelles recrues arrivant au Bataillon. Il y en a eu un à Hanoteau du jeudi 27 octobre 1960 au mercredi 9 novembre 1960. J'ai été aidé dans cette tâche par les Sous-Officiers faisant partie du contingent à instruire.

- l'organisation de la tournée des infirmières de la Croix-Rouge.

Exemple de tournées effectuées :

du 21 au 25 novembre 1960 à Francis Garnier

du 28 novembre au 3 décembre à Tamesguida

du 3 au 10 décembre à Hanoteau

du 12 au 17 décembre à Flatters

du 27 au 31 décembre à Montenotte

Les infirmières étaient attendues par des personnes de tout âge, malades ou ayant des blessures à soigner, des enfants surtout, rachitiques, souffrant de trachomes...

J'ai remarqué de temps en temps des plaies creusées dans le visage, autour du nez, ou ailleurs dans le corps, comme les seins des femmes; il s'agissait de chancres chez des personnes hérédosyphilitiques.

Compte tenu du nombre de cas qu'elles avaient à examiner, les infirmières avaient des journées de travail bien longues et fatigantes.

L'équipe a ensuite été dirigée hors secteur début janvier.

- préparation d'une compétition de cross-country à Montenotte le 2 janvier 1961.

Il s'agissait d'un championnat de secteur préparant un championnat de zone à Orléansville le mois suivant. Il y eut 124 coureurs répartis en cadets sur 2 kms, juniors sur 4 kms et Seniors sur 6

kms. Ma responsabilité a consisté à prévoir le tracé du parcours, les moyens techniques (équipement radio sur 2 jeeps...), les moyens humains comme la protection à assurer avec trois éléments de protection sur les collines à l'entour, une harka à cheval, des moniteurs accompagnant les équipes...



Visite des Centres de regroupement :

Mon occupation principale était cependant de me retrouver au sein des unités implantées sur le secteur du 2^{ème} Bataillon et de rendre compte des problèmes posés au niveau des regroupements. 70 % de la population du secteur de Ténès a été regroupée par l'Armée. Le 2^{ème} Bataillon de Montenotte se subdivisait en 6 sous-quartiers. Les sous-quartiers comprenaient des communes et les regroupements de population.

Le tableau qui suit montre l'importance de la responsabilité du Bataillon concernant les regroupements, la situation sociale, la précarité, voire l'indigence dans laquelle se trouvait la majorité de la population musulmane. Il fait apparaître les moyens humains et matériels donnés pour conforter le dispositif d'auto-défense des populations regroupées. Il met aussi en évidence le très faible nombre d'enfants scolarisés par l'Académie. Quelques militaires étaient affectés à l'enseignement; cela ne changeait pas grand chose globalement à ce problème de la scolarisation des enfants algériens de l'époque.

➤ Répartition de la population regroupée du **Sous-Quartier de Montenotte** :

Bocca Zilouf :	196 personnes
Arrouas :	1 478
Oued Ben Ali :	192.....
Montenotte-Nord :	703.....
Ben Taya :	en cours de regroupement

Total : 2 519

Enfants scolarisés : 246 garçons – 177 filles. Non scolarisés : 150 garçons – 55 filles.
G.A.D. : 25 hommes armés de 25 fusils de guerre.

➤ Répartition de la population regroupée du **Sous-Quartier de Taouira**

Oued Goussin : 1 717 personnes
Enfants scolarisés : 88 garçons – 42 filles. Non scolarisés : 428 enfants.
G.A.D. : 18 hommes armés de 18 fusils de guerre

➤ Répartition de la population regroupée du **Sous-Quartier de Tamesguida**

Tamesguida :	263 personnes
Sidi Amar Chérif :	532
Beni Bou Aziza :	543.....
Dar El Kora :	1 522
Sidi Amrane :	32
Beni Akil :	29.....
Breira :	1 717.....
Zaraoua-Est :	580.....
Zaraoua-Ouest :	397.....

Total : 5 615

Enfants scolarisés : 113 garçons et 19 filles (dont 70 garçons et 10 filles par l'Académie)
8 G.A.D de 49 hommes et 31 fusils de guerre.

➤ Répartition de la population regroupée du **Sous-Quartier de Hanoteau** :

Hanoteau : 373 personnes
Bocca Louza : 2 800
Oued Hamélil : 3 026.....
Beni Madoua : 958.....

Total 7 157

Enfants scolarisés : 230 garçons et 180 filles. Non scolarisés : 800.
G.A.D.: 4 groupes de 75 hommes et 63 fusils de guerre.

➤ Répartition de la population regroupée du **Sous-Quartier de Flatters** :

Flatters : 794 personnes
Zelgou : 1 060

Total : 1 854

Enfants scolarisés : 89 par l'Académie – 59 par l'Armée. Soit 25 % d'enfants scolarisés.
G.A.D. : 1 groupe de 18 hommes avec 18 fusils.

➤ Répartition de la population regroupée du **Sous-Quartier de Francis-Garnier** :

En cours de regroupement : 1 628 personnes
Beni Fressous : 544 personnes
Souameur : 418
Beni Abdesselem : 454
Titouamane : 212
Enfants scolarisés : 180 par l'Académie – Non scolarisés : 450.

Total de la population regroupée : 20 490 personnes (selon relevé fait en décembre 1960)

Visite sur la commune de Francis Garnier début décembre 1 960 :

Rencontre du responsable du regroupement de Beni Fressous, en présence de l'adjoint du chef de la S.A.S. établi à Francis Garnier.

112 foyers ont été regroupés à l'ouest de Francis Garnier.

Constat : le regroupement a une tour de guet mais refuse d'assurer la garde. Il veut une présence de militaires. Les effectifs ne le permettent pas. Or, la population regroupée n'apparaît pas suffisamment sûre pour qu'on accepte de créer un groupe d'auto-défense et de lui confier des armes. Le résultat en est que plusieurs dizaines de personnes vont se réfugier la nuit à Francis Garnier, autant dire à la belle étoile, de peur de la venue des fellaghas.

Côté alimentaire : la S.A.S se charge de pourvoir le regroupement en blé pour l'hiver. En effet, certains regroupés possèdent bien des jardins dans l'Oued Menterache et des terres vers la ligne des crêtes, mais la sécheresse a sévi au cours de l'été et la récolte a été insuffisante. Autorisation a été donnée d'aller travailler sur ces terres et d'entreprendre les semailles, sous la surveillance de la Compagnie établie à Francis Garnier..

Visite des regroupements de Souameur – Beni Abdesselem – Titouamane :

La construction des gourbis est en cours et s'accélère. Les gens ont reçu l'ordre de récupérer le maximum de leurs anciennes mechtas : tuiles, charpentes...etc...Des crédits d'aménagement ont été prévus. L'achat de terres est aussi envisagé pour l'ensemble des regroupés.

En attendant la fin des constructions les familles sont logées à la ferme Navarro.

Il faut dire que cette population était sous l'emprise des rebelles lesquels commettaient des exactions, des rackets, des enlèvements...Deux d'entre eux ont été tués récemment par l'armée, et manifestement la population en a été soulagée.

Visite du regroupement de Sidi Amar Cherif, sur la commune de Breira, et de Tamesguida :

A Sidi Amar Cherif, 106 foyers (678 personnes) sont regroupés au flanc d'un coteau infertile, rocailleux...Les gens sont mal logés, dans des gourbis sombres, enfumés, sans hygiène. Seule ressource : de petits élevages de chèvres et de moutons à l'entour.

A Tamesguida, c'est l'état sanitaire, notamment des enfants qui est préoccupant. Une partie d'entre eux se sont retrouvés orphelins à la suite d'opérations militaires (notamment celle des Commandos, en février dernier) et se trouvent abandonnés au fond des gourbis, rachitiques. J'y ai découvert 3 enfants moribonds. « Mais, que leur donnez-vous à manger ? »

« Rien. Ils sont malades. »

Me voilà en présence des conséquences de nos actions guerrières. Ce sont les enfants qui en sont aussi les victimes.

D'autres regroupements récents ont fait l'objet de mes visites, comme **Dar-el-Kora** qui avait un G.A.D., **Beni Bou Aziza**...beaucoup mieux installés que les précédents.



Bilan très contrasté de ces regroupements :

Ces passages devaient permettre de faire le point sur les situations des différents regroupements et d'étudier les moyens à mettre en œuvre : renforcer la sécurité des populations (création éventuelle de nouveaux G.A.D), donner les moyens alimentaires, améliorer les conditions d'hygiène...A ce sujet, outre le passage des infirmières ou d'un médecin, les regroupements cités étaient régulièrement visités par l'équipe E.M.S.I. (Equipe médico-sociale itinérante) dont disposait le Bataillon....L'équipe E.M.S.I. était constituée de 3 personnes dont la mission était l'assistance sociale et la surveillance sanitaire de la population

Chaque passage donnait lieu à un rapport. Il avait pour but de détecter les besoins et de faire des propositions pour améliorer la situation. Seulement, voilà ! Que faire devant l'importance des besoins générés par tous ces regroupements ?

Certes, la population étant surtout rurale vivait auparavant dans des lieux dispersés, d'accès difficile. Le F.L.N. la tenait ainsi sous son emprise. Mais l'Armée, elle, quand elle passait, j'ai eu l'occasion de le dire, faisait, de son côté, beaucoup de dégâts, et des victimes. Ces victimes, des

choufs ou fellahs suspects que l'on abattait, parce qu'ils « fuyaient » avaient des épouses et des enfants que l'on mettait de ce fait dans le dénuement et la désespérance.

Ensuite, nous étions en train de déplacer des gens qui vivaient bien mieux chez eux que dans les regroupements où ils allaient végéter sans moyens de subsistance. Interdiction leur était faite de retourner chez eux, sauf exception. De toute façon, le plus souvent, leurs mechtas et les cheptels étaient détruits. Les troupes en opération s'en chargeaient.

Le résultat était que nous rendions ces gens indigents, dépendants des services sociaux. Nous leur enlevions leur volonté d'agir et de devoir assumer leur existence. Ils devenaient des mendiants, mal entretenus, plus sensibles aux maladies.

Ce n'est pas tout. Le référendum sur l'autodétermination fixé au 8 janvier 1961 était en vue. Les responsables dans l'Armée savaient que désormais le Pouvoir à Paris voulait que l'Algérie aille vers l'indépendance. Et l'on continuait malgré tout à déplacer les populations vers des regroupements, sans lendemain, dans les conditions décrites.

Nous avions à préparer ce fameux référendum en tentant d'amener les gens à voter* plutôt oui – la population des campagnes étant pour le Général de Gaulle - sans vouloir réfléchir aux conséquences que ce oui pouvait entraîner pour eux et pour nous.

Quand l'Armée française a dû quitter l'Algérie, que sont devenus ces centres de regroupements ? Comment les populations ont-elles pu se réapproprier leurs propriétés où leurs habitats et leurs cheptels avaient été détruits ?

Parmi les visites dans des postes dispersés du secteur :

Pour la fin de l'année 1960, je suis allé fêter le réveillon dans un poste tenu par une section d'infanterie. A sa tête, il y avait un sous-lieutenant, du contingent lui aussi. C'était quelqu'un de très sympathique et il était heureux de ma visite. Il faut dire qu'il se trouvait perdu sur les hauteurs d'un djebel hostile à tous les points de vue : difficulté d'accès, environnement lunaire, insécurité du fait de passages des rebelles qui harcelaient le poste assez souvent....

Il en était ainsi des autres postes dispersés dans tout le secteur. Leur mission était d'établir une présence statique de l'Armée qui était censée maîtriser l'ensemble du territoire. Elle était surtout opérationnelle, en ce sens que ces unités pouvaient tendre des embuscades la nuit et manœuvrer le jour dans la zone qui leur était confiée. De plus, au cours des opérations menées par les différents échelons de commandement (Bataillon, Régiment, voire de la Division...), elles participaient aux bouclages, ratissages... dans le périmètre du territoire qui était de leur ressort. La vie des soldats dans ces postes n'était pas rose. Ils étaient astreints à une discipline (réveil au clairon, montée et descente des couleurs...) mais leur emploi du temps était d'une banalité

* Voter était assez nouveau pour la plupart des Algériens.

Jusqu'en juillet 1958 date à laquelle le Général de Gaulle a établi le droit du suffrage universel, les Musulmans n'avaient guère le moyen de s'exprimer par les urnes. Les électeurs ont longtemps été répartis en deux collèges : le premier concernait les naturalisés français, le second les Musulmans dont les voix n'étaient prises en compte que pour le 1/3 par rapport aux premiers. Les femmes musulmanes, elles, n'avaient pas le droit de vote jusqu'à cette date. Les Autorités avaient le beau rôle d'annoncer que la majorité se prononçait en faveur des mesures satisfaisant les Français d'origine européenne. Autant dire que la population musulmane n'avait en réalité aucun pouvoir.

Le Général de Gaulle le leur a donné.

quotidienne qui amenait l'ennui. Ceci n'excluait pas le sentiment d'insécurité. En effet, il était habituel que les fellaghas s'approchent des postes la nuit. Les sentinelles devaient être vigilantes et à l'écoute du moindre bruit suspect pour le signaler au Chef de poste. Même le jour il eût été imprudent de s'éloigner seul du poste, n'était-ce que d'une centaine de mètres. A ce sujet, il était raconté des mésaventures arrivées à des militaires imprudents qui s'étaient éloignés de leurs postes de quelques dizaines de mètres et avaient été capturés et égorgés.

J'ai appris, en particulier, qu'un capitaine qui avait sa compagnie positionnée dans le secteur a eu à déplorer la mort de deux de ses soldats dans des conditions semblables. Sa réaction a été violente. Il a fait exécuter plusieurs habitants suspects, paraît-il, les a décapités et placé les têtes sur des piques à l'entrée du village. Horrible. Comme était horrible la mutilation des soldats pris par les rebelles. Indescriptible tellement l'imagination était dépassée.

Le Chef de poste m'a demandé, avant la petite fête de réveillon qu'il avait organisée, si je pouvais le suppléer en cas de besoin, pendant le temps où j'allais être là.. Bien évidemment, lui répondis-je, tout en me demandant ce qu'il voulait faire qui puisse amener à devoir le remplacer. J'ai rapidement compris de quoi il allait s'agir. Il a profité de ce réveillon pour se lâcher complètement. Rire, s'amuser, chanter, manger, boire, surtout boire... Vers les 2 heures du matin, complètement ivre, il est tombé comme une masse. Je l'ai recouvert d'une couverture et nous sommes tous allés nous coucher. Le problème, c'est qu'au réveil, je l'ai trouvé dans la même position, inerte. Vers midi, il ne bougeait toujours pas. Panique; tel qu'il était, j'ai cru qu'il ne se réveillerait plus. Mais, il a émergé, reprenant ses esprits, confronté à la réalité de la situation où il se trouvait. Bon sang, quelle trouille il m'a fichue ! Mais je lui ai permis de s'évader, de rêver aux étoiles, le temps d'un réveillon !...



Opérations à partir du 8 janvier 1961 :

Le 8 janvier 1961 eut lieu le référendum sur l'autodétermination proposée par le Général de Gaulle. Alors que le F.L.N. était vaincu sur tout le territoire algérien le G.P.R.A. avait gagné la guerre diplomatique menée sur le plan international. La France, de son côté, allait s'incliner dès lors que les Français de métropole, lassés de la guerre, ont voté OUI au référendum à 75 % des électeurs inscrits.

Le référendum a été la porte de sortie de l'Algérie vers l'indépendance.

A ce moment, sur le plan militaire, l'effectif côté F.L.N. était d'environ 50 000 hommes dont 32 000 immobilisés en Tunisie et au Maroc. Cela faisait vraiment peu sur le terrain.

Au total, selon le Ministère Algérien des Anciens Combattants : 132 290 Algériens ont servi dans l'A.L.N.; parmi eux 71 395 ont été tués.

En ce qui concerne l'Armée Française, toutes armes : l'effectif était d'environ. 500 000 hommes dont une centaine de mille en constante opération .

Ces chiffres parlent d'eux-mêmes. De toute évidence, le problème n'était plus militaire.



Quelle justification donner à cette guerre après ce référendum ? On était cependant bien loin d'en voir la fin. Les opérations se sont poursuivies, les regroupements de population ont continué.

Le Commandant du Bataillon m'a proposé de participer à une dernière opération qui lui permettrait de me faire attribuer une nouvelle citation à l'ordre de la Division. J'ai accepté de participer à l'opération, mais en refusant d'emblée la distinction proposée. Je pensais à ceux qui ont combattu avec moi et n'ont reçu que le droit à la Commémorative de l'A.F.N. Et puis surtout

je crois que je voulais, de cette manière, me désolidariser de cette guerre, prouver à moi-même que je restais fidèle à mes convictions.

Et, pourtant, je l'avoue : j'aimais partir avec le Commando parcourir les djebels, mener les opérations surtout de nuit, procéder au petit matin à l'encerclement et à l'attaque d'un groupe de rebelles. C'était assez excitant, et l'affrontement avec l'A.L.N.. ne me posait pas de problème de conscience.

Mais, cette opération-là n'a pas donné lieu à accrochage. Tout le monde était quitte.



Au cours de ce mois de janvier 1961, Pierre Messmer, Ministre des Armées a déclaré :
« Pour rassurer ceux qui combattent et se sont engagés à nos côtés, nous devons leur répéter la volonté de la France de n'abandonner aucun de ses enfants. »



Mort de l'Aspirant Pierre Huiban :

11 février 1961 : Triste date que ce jour-là. L'Aspirant Pierre Huiban, en tête de la 2^{ème} section du Kimono 34, est tué dans le Djebel Kessebi en même temps que l'un de ses camarades. Il a mené l'assaut contre un groupe de rebelles retranché dans cette montagne difficile. Breton comme moi, il venait de Poullaouen des Monts d'Arrée. Nous avons tout de suite sympathisé. Il était très ouvert, plein de l'enthousiasme de sa jeunesse; il avait 21 ans. Il m'a parlé de sa famille, surtout de sa mère à laquelle il était très attaché. A mon retour, je n'ai pas eu le courage d'aller la voir, d'autant que je n'ai plus suivi la vie du Commando après mon départ vers mes nouvelles fonctions, et je n'aurais su quoi lui dire. Je le regrette maintenant ; elle est partie rejoindre son fils dans l'Au-Delà.

Je suis allé il y a quelque temps à Poullaouen. Seul souvenir de l'Aspirant : son nom inscrit sur le côté droit du Monument aux Morts des Anciens Combattants, discrètement, tout en bas de la liste. C'est tout. Au village de la Mine, celui de sa jeunesse, plus de trace de rien, même pas de sa famille.



Retour d'Algérie :

Le temps de ma présence devait se terminer fin février 1961, mais en tenant compte de mes droits à permission dont je n'ai pu bénéficier j'ai pu quitter l'Algérie le 16 février embarquant sur le « Ville de Tunis » pour retrouver Marseille le lendemain.



Au cours des 18 mois passés là-bas je n'ai ni torturé, ni tué... Si je le dis, je soulage tout le monde. Si j'ajoute que ma section ou le Commando auquel j'appartenais a tué tant de personnes par mois dont probablement des innocents, il ne me sera pas fait grief non plus. On dira même : tu as vraiment fait la guerre ? Mais toi, tu n'as pas tué ? me demande-t-on. Mais non, personnellement non. Comme les autres chefs de section en opération, je n'étais armé, le plus souvent, que d'un pistolet automatique (P.A.), ou quelquefois d'une carabine U.S. Je n'allais pas avoir à m'en servir, sauf à me défendre en ultime recours. La mission d'un Chef de section était de conduire son unité dans le cadre des opérations. Alors, ma conscience me contraignait à dire que

j'étais responsable des actes accomplis au cours de celles-ci. Nous n'étions pas en train d'accomplir notre service militaire. Nous étions en mission de guerre.

Nommé peu de temps après lieutenant de réserve j'aurais pu prétendre à une carrière militaire. J'aurais pu tout au moins suivre les quelques cours et stages rémunérés qui m'étaient proposés pour une évolution normale dans la réserve. Cette page-là, je l'ai vraiment et définitivement tournée. Les événements qui allaient suivre ont renforcé ma décision de tout oublier.

En définitive, j'ai vécu la « bonne période » de la guerre d'Algérie, celle qui permettait malgré tout de croire dans une évolution conforme à nos consciences en pensant libérer le peuple algérien de l'oppression. Celui-ci reprendrait progressivement son destin en main. C'était notre vision à ce stade de la guerre.

Cela ne s'est pas déroulé de cette façon.

Quant au retour à la vie civile le fait de ré-intégrer le domaine de l'enseignement un mois après mon arrivée m'a facilité le passage à la vie normale. Ma mémoire s'est peu à peu distancée des événements vécus. Il m'est arrivé pourtant de revivre, la nuit, dans mes rêves, les longues marches, les ascensions difficiles des djebels, les rencontres avec les rebelles cachés dans le Bissa... Les avions aussi, en difficulté, apparaissaient dans le ciel. Tout d'un coup ils s'immobilisaient, puis tombaient comme une masse. Les premiers mois, au réveil, je recherchais mon P.A. auprès de mon oreiller. Nous ne nous séparions en effet jamais de notre arme, ni le jour, ni la nuit. Plus drôle : un jour, je pêchais dans une rivière, en contre-bas d'une route montante. Soudain, Pan ! un véhicule qui avait du mal à grimper la côte pétarade. Je me suis retrouvé en position de tir avec ma canne à pêche !

J'ai interrogé d'anciens camarades d'Algérie. Ils m'ont confirmé que pareils réflexes leur étaient souvent arrivés et qu'ils en avaient encore parfois.

CHAPITRE 4 : VERS L'INDEPENDANCE DE L'ALGERIE

Evènements survenus jusqu'à l'indépendance de l'Algérie :

Le Putsch d'Alger du 23 avril 1961 : Tentative de coup d'Etat par les généraux prestigieux qu'étaient Maurice Challe, Edmond Jouhaud, Raoul Salan et André Zeller ; ils visaient à renverser le Général de Gaulle et son Gouvernement engagés dans cette politique d'abandon de l'Algérie française. Quelques régiments d'élite les ont suivis, mais l'ensemble de l'Armée est restée légaliste. Le 26 avril le putsch a échoué.

Cet événement marque la fin d'une vision Algérie française de l'opinion, à part les actions ciblées de l'O.A.S. qui ont perduré jusqu'après l'indépendance.

A remarquer que l'ordre de désobéir aux officiers a été donné aux appelés du contingent par le Général de Gaulle lui-même. Curieux tout de même de la part d'un Général, Président de la République, qui était responsable de la nomination des Officiers généraux de l'Armée ! A partir de ce moment, les relations internes vont se compliquer, et les appelés se permettre des actes d'indiscipline...Peut-on le leur reprocher, comme on l'a fait, sans nuances ?

Mais, ne fallait-il pas, dans l'esprit du Général de Gaulle, accélérer le temps, en affaiblissant l'Armée, en la discréditant, en définitive, au profit de l'A.L.N. Celle-ci devait prendre la relève au plus vite, sans tenir compte de ce qu'il adviendrait des hommes et de la population restés entièrement fidèles à la France.



Quelques dates et déclarations :

Mai 1961 : trêve unilatérale décidée par le Général de Gaulle accompagnée de la libération de 6 000 fellaghas.

12 décembre 1961 : 2 500 hommes liés au F.L.N. sont libérés des prisons métropolitaines et vont rejoindre l'Algérie pour la plupart d'entre eux.

Janvier 1962 : rapatriement des 2 premières divisions et évacuation d'un millier de postes de protection. Les groupes d'auto-défense sont désarmés.

51 détenus appartenant au F.L.N. s'évadent de la prison d'Orléansville.

16 février 1962 : 20 000 militaires rentrent en métropole.

Cessez-le-Feu le 19 mars 1962 :

Les Accords d'Evian signés le 18 mars 1962 amènent, dans son premier article, au Cessez-le-Feu fixé au 19 mars à midi. En principe, ce devait être la fin de la guerre. Ce Cessez-le-Feu devait

entraîner la libération des prisonniers et une amnistie générale. Des dispositions garantissaient cette amnistie et la protection contre toute discrimination en raison des actes commis à l'occasion des événements avant le Cessez-le-Feu. Le retrait des forces militaires françaises devait se faire progressivement.

L'article II des Accords d'Evian précisait que « Les deux parties s'engageaient à interdire tout recours aux actes de violence collective et individuelle. »

Cet article a été complètement bafoué.

26 mars 1962 : Fusillade de la rue d'Isly à Alger.

A l'initiative de l'O.A.S. une importante manifestation est organisée à Alger en faveur de l'Algérie française.

La rue d'Isly est bouclée par un détachement du 4^{ème} R.T.A. (Régiment de Tirailleurs Algériens) sous le commandement du Lieutenant Daoud Ouchène que j'ai connu comme officier-instructeur de novembre 1958 à mai 1959 à la 2^{ème} ½ B.C.P. (Brigade de Chasseurs à pied à Granville).

Officier berbère, fils de Caïd faisant partie des relations du Bachaga Boualem, c'était un bel homme qui avait fière allure. Une belle carrière militaire paraissait s'ouvrir à lui.

Hélas ! Il a fallu qu'il soit désigné, ce jour-là, en mission de maintien de l'ordre ; il lui a été précisé qu'il devait tirer sur les manifestants en cas de débordement alors même qu'une semaine auparavant, le 19 mars, un « cessez le feu » avait été établi entre l'Armée Française et l'A.L.N., dans le cadre des Accords d'Evian.

Or, ce qu'il est advenu est terrible. Au moment même où la foule immense force le barrage, insultant les Tirailleurs algériens, le lieutenant se réfère à nouveau à sa hiérarchie qui lui confirme de contenir la manifestation dans les limites définies, et de tirer en cas de débordement. Mais les tirs, au fusil-mitrailleur, partent soudain d'un balcon de la rue d'Isly en direction des manifestants et des Tirailleurs. Ceux-ci ouvrent le feu à leur tour. Malgré les efforts du Lieutenant pour faire cesser les tirs, ceux-ci vont durer de très longues minutes. Ce seront 62 morts et 200 blessés qui vont joncher le sol.

L'officier ne s'en relèvera pas. Une vie brisée. Et pourtant... S'il avait laissé faire, les conséquences auraient pu être autrement dramatiques ; les Tirailleurs étaient armés des redoutables AA52, de fusils-mitrailleurs et pistolets-mitrailleurs. C'est par centaines, voire par milliers, qu'il eût fallu compter les morts.

Rappelons-nous qu'à Sétif et à Guelma, à partir du 8 mai 1945 jusqu'au 22 mai, sous le gouvernement du Général de Gaulle, en ce jour où l'on devait célébrer pacifiquement la victoire de la dernière Guerre, il y eut des milliers de morts (45 000 dit l'histoire officielle de l'Algérie). L'Histoire a recouvert ce drame du voile de l'oubli.

Ce même voile eût pu recouvrir les milliers de victimes potentiels de la rue d'Isly. Grâce au Lieutenant Ouchène, le drame n'a pas eu les proportions que l'on aurait pu craindre. Beaucoup de manifestants lui doivent la vie sauve. En ont-ils eu conscience ?

Le Lieutenant Ouchène a terriblement souffert de l'opprobre et de la disgrâce dans laquelle il a été plongé. Il ne s'en est pas relevé et est mort à l'âge de 51 ans. Était-il responsable de ce qu'il était advenu ? Il disait lui-même qu'il avait été « manipulé ».

Toujours est-il, qu'à compter de ce jour, l'O.A.S. a perdu toute son obéissance et va se livrer en désespoir de cause à la destruction de bâtiments publics à Alger et Oran. Une bonne partie des Pieds-Noirs va quitter précipitamment l'Algérie.

Place nette est faite au F.L.N :

Du fait des Accords d'Evian : 2600 prisonniers pro-FLN arrêtés en métropole et détenus au camp de Larzac, sont expulsés vers l'Algérie en date du 27 mars 1962 .

Les Représentants de l'Etat, les fonctionnaires sont retirés des villes et villages ; ils sont remplacés par des groupes de l'A.L.N. qui voit ses effectifs monter du fait de l'arrivée des combattants de la dernière heure.

Il convient pourtant de rappeler que l'Algérie était toujours territoire français.

Le 3 avril 1962 le Général de Gaulle estime que « depuis le cessez-le-feu, les affaires sont en bonne voie et, qu'il allait falloir en finir avec les Harkis ».

Le 22 ème R.I. basé à Ténès a été dissous en mai 1962. Il a eu 247 morts au cours de la guerre. Chiffre bien élevé pour un régiment.

En juillet, les zones et secteurs sont supprimés.

Le 3 juillet, le Général de Gaulle proclame l'indépendance de l'Algérie, suivie par la Proclamation officielle du Président de la République algérienne, Ahmed Ben Bella à qui de Gaulle adresse ses félicitations, en ajoutant :

« Cette indépendance algérienne, nous l'avons voulue et aidée. »

Le G.P.R.A. s'installe à Alger. L'A.L.N. ou des éléments se réclamant d'elle vont se livrer à des exécutions, avec une sauvagerie sans nom, de Français d'Algérie, Européens et Algériens surtout Harkis ou supplétifs. Des familles entières vont être sacrifiées.



« Au lieu de nous laisser combattre et mourir pendant 7 ans il fallait, dès le premier jour, nous dire de passer au F.L.N. » (Bachaga Boualem)



Une Directive de Monsieur Louis Joxe, Ministre d'Etat ne laissait aucune possibilité d'aider les « supplétifs » (autrement dit ici, principalement les harkis) qui voulaient rejoindre la France Elle précisait : « ... Vous voudrez bien faire rechercher, tant dans l'armée que dans l'administration, les promoteurs et les complices de ces entreprises de rapatriement, et faire prendre les sanctions appropriées. Les supplétifs débarqués en métropole, en dehors du plan général, seront renvoyés en Algérie ... Je n'ignore pas que ce renvoi peut être interprété par les propagandistes de la sédition, comme un refus d'assurer l'avenir de ceux qui nous sont demeurés fidèles. Il conviendra donc d'éviter de donner la moindre publicité à cette mesure. »

15 Juillet 1962. Signé : Louis Joxe.



Monsieur Pierre Messmer (Ministre de la Guerre de 1960 à 1969) va avouer au cours de ces événements : « Je ne suis jamais retourné en Algérie, et je n'y retournerai jamais. Ce pays me fait horreur. » N'est-ce pas lui pourtant qui a donné l'ordre de tirer sur une population sans armes (fusillade du 26 mars 1962), fait désarmer les Harkis, renvoyer en Algérie les Harkis arrivés en

France et assassinés dès leur retour ... Sous couvert des « Accords d'Evian » il a avoué n'éprouver aucun regret.

En effet, cela a été une horreur.

D'abord, l'Armée trahie et déshonorée. Trahie, car engagée dans une action militaire qu'elle avait gagnée sur le terrain, mais dont on lui a ravi la victoire, en vertu des accords passés avec le G.P.R.A. Déshonorée, car cette victoire est allée aux vaincus qui n'ont pas manqué de la narguer. Gloria victis.

Il n'est que de lire les pages de l'Annexe III, pages 417 à 445, du livre « Notre Révolte » du Général Challe pour comprendre l'écoeurement que militaires d'active et Appelés du contingent ont éprouvé.



A partir du 6 juillet, et surtout du 15, les enlèvements et les massacres vont s'intensifier, particulièrement dans le secteur d'Oran où 2 000 personnes ont été massacrées en une seule journée, mais aussi dans toute l'Algérie. Cela se faisait souvent à la vue des forces françaises qui avaient ordre de ne pas bouger.

Il y aurait même eu, de mars à juillet 1962, des militaires du contingent qui auraient été enlevés par l'A.L.N. et dont on n'a jamais su ce qu'ils sont devenus.

Concernant les Harkis, je cite Jacques Soustelle :

« ...des dizaines de milliers de Musulmans torturés, émasculés, écorchés vifs, bouillis, mutilés, coupés en morceaux, écartelés, écrasés, familles entières exterminées, femmes violées et enfants égorgés... »



Cependant, au cours de ce mois de juillet 1962, le Général de Gaulle déclarait : « ...Pour la France, à part quelques enlèvements, les choses se passent à peu près convenablement »

CHAPITRE 5 : CONSEQUENCES

Drame sous silence :

La majeure partie des appelés et engagés en Algérie n'ont pas vécu la période où l'A.L.N. s'est substituée à l'Armée française pour commettre cette abominable « épuration » C'est mon cas. Je me suis senti bien mal à l'aise cependant quand le retrait de l'Armée s'est effectué. Que devenaient les camarades harkis ? Quel sort pouvait leur être réservé ?

« Ana krouia ! » Moi et toi, sommes frères ! Ils étaient en tête dans les opérations. Ils nous ont protégés. Quand l'enfer leur est tombé dessus, nous n'étions pas là pour, à notre tour, les secourir. Ce qu'ils sont devenus, nous ne le saurons jamais. A quoi bon ? nous dit-on. Ce n'est pas de votre faute ! A qui la faute, alors ? Aux gouvernants, aux intellectuels, aux responsables religieux... Où étaient-ils en ces jours d'horreur, ceux qui prêchaient la ré-conciliation, et critiquaient nos actions ? Des charniers ont été découverts, cà et là... Non seulement il y avait les Harkis, mais tous les autres qui étaient engagés avec nous : les responsables des centres de regroupement, les civils qui à un titre ou à autre ont manifesté leur attachement à la France.

Où était-il donc l'Archevêque d'Alger, s'empressant de défendre les militants du F.L.N. condamnés à mort, puis libérés par son intercession, mais observant le silence pendant le massacre des Harkis ? Où étaient-ils les responsables religieux de tous bords, les Simone de Beauvoir, Jean-Paul Sartre et tous les autres intellectuels donneurs de leçons et porteurs de valises ...* ?

N'avaient-ils pas vocation et devoir d'être le rempart face aux assassins de tous bords, y compris ceux du F.L.N. ? Ils pouvaient beaucoup pour que soient évitées tant de souffrances.

Ils ont aidé la rebellion contre nous.

Ils n'ont rien fait pour les nôtres.

Alors le temps des détresses est advenu : des jours et des nuits sans fin, pendant des mois et des mois, en toute impunité. 150 000 martyrs.

* Francis Jeanson constitua en 1957 un réseau de soutien au F.L.N dénommé « Réseau Jeanson ».

Ce réseau collectait des fonds et délivrait de faux papiers à destination des militants du F.L.N. et allait jusqu'à s'occuper de leur hébergement quand ils étaient recherchés.

Ses membres étaient appelés « porteurs de valises ».

Ils ont opéré jusqu'à la fin de la Guerre d'Algérie.

Parmi eux des personnes connues du monde littéraire, universitaire, du spectacle, du cinéma...

Le « Manifeste des 121 » signé entre autres par Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir... paru en février 1960, prônait l'insoumission dans la guerre d'Algérie.

Des officiers sauvent des Harkis et l'honneur :

A Ténès, mais aussi ailleurs, des officiers courageux, ont réussi à faire embarquer une partie de leurs Harkis poursuivis par les tueurs du F.L.N. C'était à l'encontre des directives du Gouvernement et de leur hiérarchie militaire. Ils compromettaient leur carrière. Il leur fallait de surcroît organiser la réception de leurs protégés à leur arrivée en métropole et leur trouver un refuge de telle sorte qu'ils ne puissent être appréhendés et refoulés en Algérie. Ne mériteraient-ils pas une reconnaissance semblable à celle qu'Israël réserve à ses Justes de la dernière guerre ?



Etendue du drame humain :

Pour pouvoir dédramatiser les événements et donner à l'histoire une version « sereine » on va jusqu'à minimiser le nombre des victimes.... Nos soldats qui y ont perdu la vie se comptent par milliers dont la majorité étaient des appelés : après avoir avancé le chiffre d'environ 40 000 tués il ne s'agirait plus que 25 000 auxquels s'ajoutent 70 000 blessés... et le nombre de morts au total ? Quel est-il ? D'emblée, au lendemain de la guerre, il a été avancé le chiffre d'un million sur un nombre d'à peu près 10 millions d'habitants; puis de 500 000, et maintenant ce serait au-dessous de 200 000. Tant et si bien que la page devenue si légère pourra être allègrement tournée. Pour les Autorités algériennes il s'agit de bien plus d'un million. Nous, militaires du contingent, savons que nombre de morts laissés dans les djebels étaient anonymes et n'ont pu être recensés. Il y avait hélas ! les victimes de nos actions militaires, mais aussi et surtout celles des combattants du F.L.N.

En réalité, le nombre exact ne pourra jamais être établi.

Peu importe, le drame demeure dans son intensité et son atrocité, inscrit au plus profond de nous.



Les appelés du contingent culpabilisés :

Les appelés du contingent ont été autant que les autres dans les unités de combat....Ils étaient officiers de réserve - aspirants, sous-lieutenants et lieutenants – responsables d'unités combattantes, dans la Légion, les Paras et les Commandos...Ils étaient sous-officiers, caporaux menant leurs groupes dans des opérations difficiles. Ils étaient militaires du rang affectés dans les unités combattantes, désignés à garder des postes disséminés dans les djebels où la situation était dangereuse, où il était vital d'être sur le qui-vive permanent, de nuit comme de jour.

Permettons-nous une comparaison avec les militaires de l'Armée dite d'active. Parmi ceux-ci, il y avait des hommes de grande valeur et de courage allant jusqu'à l'héroïsme... Il y avait aussi des « planqués », de tous grades, dans tous les secteurs, sans compter les personnels dans les états-majors, loin des dangers. Et cependant, ils savaient rechercher les récompenses, les médailles...Ne voyait-on pas en fin d'opérations où il y avait eu combats, des hélicoptères tourner au-dessus de nous ? Tiens, disait-on, « ils » viennent chercher les médailles !...

Cette guerre a été recouverte pudiquement de la dénomination de « maintien de l'ordre », d'« opérations de pacification ». Le « maintien de l'ordre », s'il en avait été ainsi, aurait dû être simplement du ressort de la Gendarmerie. Il s'est transformé en une vraie guerre avec de véritables opérations militaires. Pire, cette guerre était doublée d'une guérilla impitoyable dans laquelle plus de 2 millions des soldats du contingent ont été plongés.

Pire encore, ils n'y étaient absolument pas préparés. A leur incorporation, ils recevaient 4 mois d'instruction élémentaire dans le maniement des armes, d'entraînement dans les exercices physiques...comme du temps du bon vieux service militaire. A l'issue de ces 4 mois, c'était le départ pour l'Algérie pour une durée légale de service de 18 mois, en réalité très vite prolongée à 24 mois puis à 30 mois.

Ils ont été des « malgré eux » jetés dans une aventure difficile à imaginer ; ils n'ont eu d'autre alternative de réponse aux agressions, souvent d'une violence extrême, que par des répliques inimaginables en temps de paix. Les Appelés du contingent ont été comme projetés au-delà du miroir où l'on contemple les images du quotidien tranquille. Derrière le miroir ils ont eu à se battre, à survivre, avec les excès que cette guerre a générés. Car, en face d'eux, ils avaient affaire à des hommes de l'A.L.N. déterminés, entraînés à la guérilla, se battant avec toute leur énergie, avec tous les moyens, pour la libération de leur pays.

Lorsqu'à la fin de leur séjour nos soldats sont revenus chez eux, ils ont été considérés comme ayant simplement accompli leurs obligations militaires, ainsi que certains ont pu rentrer d'Allemagne où ils ont eu la chance d'être affectés. Ils étaient partis à peine sortis de leur adolescence et revenus, disait-on, des adultes. Sous-entendu : maintenant les choses sérieuses vous attendent, laissez donc l'Algérie de côté ! Quant aux camarades tombés, environ 40 000, ils étaient déjà recouverts de l'oubli de l'Histoire.

S'il leur arrive malgré tout de vouloir parler de leur séjour en Algérie le mot « torture » est aussitôt évoqué. Algérie = torture. C'est ainsi inscrit dans le subconscient collectif. Alors, les Anciens d'Algérie suspectés a priori ne peuvent se décharger de leurs souvenirs des événements à fortes charges émotionnelles qu'ils ont vécus : attentats, embuscades, combats avec comme résultats des camarades blessés ou mortsetc...

Se trouver devant un camarade en train de mourir de ses blessures, en pleine jeunesse. Quel moment !

La torture ? Oui, elle a existé. Pas de notre fait. Nous en avons honte pour leurs auteurs. Il y avait des centres spécialisés. Nous ne le savions pas. Même si nous l'avions su, nous n'y étions pour rien et nous n'aurions pas pu en parler.

« Les crimes atteignent ceux qui les commettent. Qu'en est-il de ceux qui les ont commandités par abus de pouvoir ? » (François Mauriac)

Les responsables de l'Armée nous mettaient en garde contre les velléités que nous aurions à divulguer des faits qui tendraient à discréditer l'Armée. Nous serions vigoureusement sanctionnés si nous transgressions cette directive. Le courrier que nous adressions était surveillé, ouvert même. Alors, par précaution, il était préférable de ne rien dire de ce que nous pouvions savoir et de ce que nous avions vu. Même bien des années après notre retour, par précaution toujours, il valait mieux garder le silence.

Il s'est agi finalement pour tout le monde de se donner bonne conscience face à ce drame algérien. Un traumatisme, a-t-il été dit. Quel traumatisme ? Plutôt un ressassement d'événements plus ou moins imaginés, amplifiés par une mémoire approximative. La manipulation intellectuelle est bien connue : faire « porter le chapeau ». Faire croire aux intéressés qu'ils sont responsables de ce qui est arrivé, qu'ils affabulent même, de manière à ce qu'ils se dévaluent et culpabilisent. A partir de ce moment, les gouvernants n'ont plus à craindre de devoir rendre des comptes.

« Les responsables de la torture ce sont les gouvernants. » (Hervé Bourges)

Les militaires engagés dans l'Armée dite Active ont eux poursuivi leur carrière normalement, une fois les « récalcitrants » écartés.

Qu'il me soit permis de faire ici une comparaison avec la guerre menée en Afghanistan. Ce sont des soldats de métier qui s'y trouvent. Ils font l'objet de toutes les attentions. Les morts qui malheureusement surviennent sont honorés comme il convient. Leurs familles savent comment ils sont morts. Elles peuvent faire leur deuil. En Algérie il y avait des morts tous les jours. Les familles n'étaient pas toujours renseignées sur les circonstances, ni même parfois sur la date à laquelle le décès de leurs enfants, de leurs frères...était intervenue.



Et maintenant ?

La page sombre de l'histoire coloniale de l'Algérie est loin de pouvoir être refermée. Il y faudra du temps. Sans doute celui de la disparition de leurs acteurs. Trois questions importantes sont d'actualité. Elles reflètent les deux tendances qui subsistent depuis la fin du conflit. Celle qui consiste à reconnaître et à assumer objectivement les faits qui se sont déroulés, sans parti pris. Celle qui voudrait les minimiser et surtout ne reconnaître aucune responsabilité dans le déroulement de cette guerre qui a marqué la fin de la période coloniale.

Commémoration de la fin de la guerre d'Algérie :

Pour commémorer la fin de la guerre d'Algérie le Gouvernement a choisi le 5 juillet, date anniversaire de la proclamation de l'indépendance de l'Algérie. Il faut avouer que commémorer une « défaite » n'est vraiment pas satisfaisant.

Certains anciens combattants, dont ceux de la F.N.A.C.A, demandent que cette date soit de préférence fixée au 19 mars ; elle coïncide avec celle du Cessez-le-Feu faisant suite aux Accords d'Evian du 18 mai. Le Cessez-le-Feu était supposé marquer la date de la cessation des combats de part et d'autre. Ce faisant, c'est vouloir oublier les pires moments de cette guerre, ceux qui ont permis les plus horribles massacres. Il y aurait eu plus de victimes de notre côté entre le 19 mars 1962 et le 1^{er} juillet 1964 que durant la période de la guerre précédant le Cessez-le-feu.

Cette requête est incompréhensible. Une date plus respectueuse des victimes devrait être trouvée.

Repentance de la France demandée par l'Algérie :

A différentes reprises, le Gouvernement algérien a demandé à la France de manifester sa repentance vis-à-vis de l'Algérie pour que les relations deviennent sereines entre les deux pays. Certes la France a été coupable. Elle doit cette repentance. Mais qu'advient-il de la responsabilité qu'a eue le Gouvernement Provisoire de l'Algérie ? Devrait-il être exonéré des exactions et exécutions durant la période de guerre et surtout l'abomination dans laquelle il est tombé au lendemain et en dépit des Accords d'Evian et du Cessez-le-Feu ?

Devoir vis-à-vis des Harkis :

Récemment, le « Comité National de Liaison des Harkis » a fait savoir qu'il préparait une plainte pour « Crimes contre l'humanité » à l'encontre de la France. A cet effet, il aurait recueilli « des dizaines de témoignages de Harkis abandonnés en Algérie ou refoulés du territoire français à leur arrivée à Marseille et réexpédiés en Algérie. »

Le Comité précise « La France, avant de se repentir à l'égard de ses ennemis d'hier, devrait le faire pour ceux qui l'ont défendue » Seuls 20 000 de ceux-ci, le dixième d'entre eux, ont pu rejoindre la métropole et ainsi échapper à l'A.L.N.

Qu'en sera-t-il, au fil du temps, des victimes, notamment des Harkis mais pas seulement, qui ont été massacrés parce que la France a refusé de les secourir ? Seront-ils honorés en même temps que tous les Anciens Combattants le 11 novembre de chaque année ? Ils ne sont pas morts POUR la France mais PAR ELLE quelle que soit la difficulté à l'admettre.
Nous leur devons respect, honneur et reconnaissance, à jamais.

CONCLUSION :

Le drame de l'Algérie, né du colonialisme et du système centralisateur français, n'aurait pas dû voir le jour si un minimum de bon sens démocratique avait un tant soit peu prévalu. En tout cas, il aurait dû être stoppé dès le départ. Guy Mollet ne qualifiait-il pas les événements d'Algérie de « Guerre imbécile et sans issue » ? C'était en 1956, année où il était possible de ramener la paix alors qu'était décidé d'envoyer le contingent accentuer cette « guerre imbécile. »

De Guy Mollet au Général de Gaulle, les Algériens devaient être français « à part entière » et oublier qu'ils étaient Algériens.

Les Algériens musulmans auraient dû être préparés à prendre toute leur place dans la société, à prétendre aux postes de responsabilités autant que les autres. En fait, ils étaient considérés comme des sous-hommes à exploiter. Ils faisaient trop souvent l'objet de brimades verbales, voire physiques dans les relations avec leurs employeurs et les Autorités.

Alors, inutile de chercher longtemps la cause de cette guerre. C'était bien avant tout une question de dignité.

Nos dirigeants politiques ont agi, en dehors des réalités. Ils n'ont rien compris, ou feints de ne pas comprendre, aux événements et sont allés en contre-sens de l'Histoire.

De Gaulle a compris, lui, qu'il fallait donner l'indépendance à l'Algérie, mais il est allé beaucoup trop vite, pressé certainement par l'opinion internationale et le désir d'en finir avec cette guerre. Ce faisant, il s'est moqué des hommes qui l'ont suivi aveuglément dans le choix de l'Algérie française. En décidant de brusquer les événements il a choisi de façon délibérée de faire triompher la rébellion quoi qu'il eût dû en coûter en souffrances et vies humaines. Il a fait en sorte que le G.P.R.A. et l'A.L.N. ne se sentent pas en situation de vaincus, mais d'égal à égal. C'était en réalité leur concéder la victoire.

Il croyait qu'il favoriserait ainsi les futures relations avec les dirigeants algériens et sauvegarderait notamment les intérêts économiques de la France. Il n'en a rien été.

Quelle porte de sortie trouver ?

Il faudra bien qu'un jour une ré-conciliation se fasse. Elle ne se fera pas par décret d'un gouvernement sur les populations ou d'une volonté unilatérale. Elle ne peut se faire que par une fraternité des peuples. Alors quelle organisation humaniste, quelle personnalité impartiale...pourraient bien entreprendre de faire renouer les liens ? En oubliant et la « Marseillaise », et l'hymne algérien « Kassaman », en chantant ensemble l'hymne à la Paix. ? Ce qui a été réussi avec l'Allemagne à la suite de la deuxième guerre mondiale devrait pouvoir l'être avec l'Algérie.

Petit vocabulaire explicatif pour une meilleure compréhension des textes :

D'ordre général :

Douar : groupement d'habitations réunissant le plus souvent des familles avec des liens de parenté et des pratiques coutumières comme les mariages ou l'inhumation des leurs. A sa tête il y avait un Caïd.

Bled : campagne

El gourbi : la maison en torchis.

Bordj : enceinte fortifiée arabe, poste de défense.

Mechta : groupe de maisons.

Caïd : Ce mot signifie « chef », venant de « tête » : fonctionnaire musulman compétent en matière administrative, judiciaire et police...

Bachagha : haut dignitaire arabe.

Ayant trait du côté des forces de l'ordre :

Kimono ou Commando de Chasse : taille d'une compagnie d'infanterie (environ 150 hommes)

S.A.S. : Services des Affaires Sociales chargés de l'assistance aux populations rurales musulmanes dans le cadre de la pacification.

P.F.A.T. Personnel Féminin de l'Armée de Terre

E.M.S.I. Equipe Médico-sociale Itinérante

Harki : homme de troupe musulman intégré dans une unité combattante.

Harka : unité composée de harkis. Exemple : une harka à cheval...

Moghasni : supplétifs chargés de la protection des S.A.S.

Supplétif : Musulman algérien recruté du fait de la guerre et destiné à soutenir l'Armée - exemple : les Harkis -

G.A.D. : Groupe d'auto-défense armée, avec un chef responsable, chargée de la protection d'un regroupement ou d'un village.

A.L.A.T. : Aviation Légère de l'Armée de Terre

Ayant trait du côté F.L.N. : Front de Libération Nationale

A.L.N. : Armée de Libération Nationale.

G.P.R.A. Gouvernement Provisoire de la République Algérienne

Wilaya (région en arabe): organisation territoriale du dispositif militaire de l'A.L.N.. L'Algérie s'est trouvée scindée en 5 Wilayas. La Wilaya 4 recouvrait l'Ouest algérois dont le secteur de Ténès.

Katiba : formation militaire comprenant une centaine de combattants ; chaque katiba étant subdivisée en 3 ferkas.

Une O.P.A. (Organisation Politico-Administrative), elle-même armée, le plus souvent de fusils de chasse, couvre le territoire ; elle vient en soutien des forces combattantes

Djounoud : combattant de l'A.L.N.

Chouf : guetteur au service de l'A.L.N.

Quelques mots courants que reconnaîtront les Anciens d'Algérie :

Labes alikoum ? Comment allez-vous ?

Salam alikoum : salut à vous (équivalent au bonjour)

Labes ? : Ça va ? Labes ! : ça va. !

Inch Allah : à la grâce de Dieu.

Emchi : va, marche

Fissa : vite

Flouz : argent
Kawa : café
Kif-kif : du pareil au même
Walou : rien
Chouia : un peu
Klebs : chien
Bezeff : beaucoup – kein bezeff : il y en a beaucoup.
Balek : attention
Moukère : femme
El hkobz : le pain
El ma : l'eau
Djadja : poulet
Aroua mena : viens ici...
Ana krouia : moi, ton frère
Ana ou enta : moi et toi
Taarfou ? : Tu as compris ?
Manarf : Je ne sais pas.
La : non

Exemple de conjugaison en écriture latine :

Nekteb ; j'écris – Tekteb : tu écris – yekteb : il écrit – nektebou : nous écrivons – Tektebou : vous écrivez – yektebou : ils écrivent
Nektebch ? Est-ce que j'écris ? Tektebch écris-tu ? etc...
Ma nekteb : je n'écris pas, etc...
Ma nektebch ? : est-ce que je n'écris pas ? etc...



Images disponibles pour l'illustration :

Carte géographique du secteur de Ténès
Gorges de Ténès
Kimono 34 en cours d'opération (3)
A Khalloul (méchouis – groupe d'enfants...)
Camp de regroupement en cours de construction
Eventuellement d'autres....